

CINÉ MAGAZINE

5 JUILLET 1934

1fr 50

TOUS LES JEUDIS



Pierre Richard Willm

LES POTINS DE LA SEMAINE

HISTOIRE DE CLANS

Depuis quelques semaines, les gens de la corporation ne savent plus à quel syn...dicalisme se vouer !

Il y a un peu plus d'un an, s'était formé le **Syndicat des chefs cinéastes**, qui groupa, assez vite, un certain nombre de metteurs en scène. Malheureusement, jusqu'ici il n'a fait montre que d'un objectif : l'élimination totale, ou peu s'en faut, des étrangers dans les studios parisiens. On sait quelle promenade carnavalesque eut lieu dernièrement aux Champs-Élysées. Cette dernière, toutefois, n'eut pas l'heur de plaire à tout le monde et, au sein du syndicat, les démissions commencent à pleuvoir...

D'autant plus que, face au premier, vient de se former le **Syndicat général du spectacle**, rattaché à la C. G. T., forte de ses 800.000 membres. Celui-ci a pris très vite une certaine extension ; en font déjà partie : Germaine Dulac, Jean Grémillon, tandis que René Clair, Jean Renoir, Raymond Bernard, ont donné leur avis favorable. D'autre part, tous les **jeunes**, à peu près sans exception ont adhéré à ce mouvement : autant Lara, Jean Painlevé.

A peine formé, le Syndicat s'est rencontré avec le ministre du Travail et deux de ses plus importantes revendications pourraient bien aboutir sous peu : 1° la journée de huit heures pour les machinistes et électriciens, 2° le dépôt en banque, **obligatoire**, des appointements des divers techniciens du film, avant le début de toute réalisation.

Mais ce qu'il y a de plus singulier dans cette histoire, c'est la conjuration du silence faite par presque toute la presse corporative autour de ce mouvement. Comme il ne peut s'agir, en aucun cas, d'ignorance, on se demande quelles peuvent être les raisons de cet étouffement...

Politiques ? Financières ? Amicales ?

...

Il est certain que le **Syndicat des chefs Cinéastes**, qui se voit abandonné successivement par ses membres les plus influents, a trop souvent donné l'impression ces derniers mois de défendre les éléments les plus médiocres travaillant dans nos studios, pourvu qu'ils fussent des nationaux...

Nous ne citerons qu'un fait : tout dernièrement le décorateur Lazare Meerson, qui fit les décors de presque tous les films de Feyder et de Clair, qui réside en France depuis quinze ans et plus, s'est vu refuser le renouvellement de sa carte de travail, après avis défavorable du Syndicat.

On voit que l'Art, avec un grand A, semble être un peu trop le dernier souci de ces messieurs...

PALMARÈS...

Des gens très bien qui aiment le cinéma — qu'ils disent — mais tout à fait étrangers à lui, viennent de fonder

un prix destiné à récompenser " le meilleur film français de l'année ".

Nous, on veut bien.

Il y avait déjà le prix A. B. C. D. E. F. G. H. I. J. K. L. M. N. O. P. Q. R. S. T. U. V. W. X. Y. Z. (ou quelque chose d'approchant) dont les manifestations étaient purement verbales. Nous aurons donc deux prix.

Comme on le voit, le cinéma, lui aussi, combat les prix uniques...

...ET CONCOURS DE BEAUTÉ

Notre confrère **Cinéma**, mais ne le répétez pas, a de bien jolies rédactrices... et qui le savent.

Dernièrement, l'une d'elles ne participait-elle pas au concours de « la plus belle oreille » ; et ces jours-ci une autre ne se voyait-elle pas décerner un second prix au tournoi de la « plus jolie main de France » !

ORDRE, AUTORITÉ, ETC...

La mésentente (sans jeux de mots) règne fort entre ce réalisateur-débutant, jadis pourvoyeur en figurants, et son principal interprète et ami, de dix ans plus vieux que lui.

Durant les prises de vues de ce film, qui se passe dans le milieu des courses, nos deux lascars furent souvent sur le point d'en venir aux mains.

Tout dernièrement encore, une discussion éclatait à propos d'un jeu de scène. A la fin, excédé, l'acteur marchant vers le metteur en scène, l'empoigna par le revers de son veston et visage contre visage :

— Veux-tu, menaçait-il, que je te déculotte et que je te flanque une ratatouille devant tout le monde... **...espèce de gamin !**

Le « réalisateur », secoué comme un prunier n'en menait pas large. Mais, sur leur passerelle les électriciens rigolaient doucement... L'un d'eux ajouta « on se croirait au cinéma ».

Que l'on vienne maintenant nous parler de l'autorité du metteur en scène « maître après Dieu » sur le plateau !

CHARRETTES HITLÉRIENNES

Allons, allons, si cela continue le combat (?) que mène le cinéma allemand cessera bientôt faute de combattants !

La liste noire des artistes jugés « indésirables » s'allonge chaque jour. Pour avoir épousé une jeune fille non aryenne — quelle horreur ! — Hans Albert, un des artistes les plus populaires Outre-Rhin, est en disgrâce.

Pareille mésaventure vient d'arriver à Martha Eggert et à Reinhold Schunzel (ce dernier metteur en scène) lesquels — voilons-nous la face ! — ont, par un de leurs aïeux, du sang juif dans les veines !

Quant à Marlène Dietrich, qui n'a pas voulu se rendre en Allemagne, à la demande **personnelle** d'Hitler, elle

vient de se voir excommuniée, elle aussi, au pays du Führer.

Elle s'est d'ailleurs fait une raison... Ne dit-on pas, en effet, quelle sera la prochaine vedette du... Casino de Paris, l'hiver prochain !

V'LAN DANS LES DENTS

L'incongruité des questions que certains journalistes en arrivent parfois à poser à des artistes ou à des metteurs en scène, dépassent l'imagination. Il est vrai que les seconds n'hésitent pas toujours à se payer royalement la tête des premiers. Témoin cette anecdote :

Une de nos consœurs, renommée pour sa certaine suffisance d'elle-même — chacun a ses petits défauts, n'est-ce pas — s'en fut trouver dernièrement Jacques Feyder afin de l'interroger sur ses projets. Elle lui pose, naturellement, toutes sortes de questions et enfin en arrive à lui glisser cette « colle » :

— Si vous aviez refait l'**Atlantide**, qui auriez-vous pris pour interpréter le rôle principal ?

Et le réalisateur du **Grand Jeu** de reprendre sans sourciller :

— Mais... vous, mademoiselle !

UN FIASCO

Est-il vrai que des groupements d'Extrême-droite avaient projeté de manifester et de faire interdire « par tous les moyens » les représentations publiques de deux films soviétiques actuellement projetés à Paris ?

Est-il vrai que, certain soir, l'un de ces groupements acheta, en bloc, **cinq cents billets** !... mais, ayant appris que des... précautions avaient été prises par le locataire de la salle, s'abstint prudemment de paraître...

Bref, « ça ne rend pas ».

Il y a bien, de temps à autres, quelques escarmouches ou quelque coup de sifflet ; mais aussitôt, une poigne assez rude s'abat sur l'épaule du perturbateur qui est prié d'accompagner au dehors, sans plus de délai, certain monsieur à grosses moustaches et à fortes semelles, auquel il ne songe pas un instant à résister...

NAIVETÉ

Un de nos confrères et amis, qui nous a rapporté la chose, téléphone l'autre jour à une vedette afin de l'interviewer :

— Allo, l'appartement de Mlle A...y ? Est-ce que Mademoiselle est là ?

Et la voix de la femme de chambre de répondre au bout du fil :

— Ne quittez pas... je vais le lui demander !

UN ESPOIR

C'est comme nous avons l'honneur de vous le dire : on va tourner le **Bossu** d'ici quelques jours.

Vous parlez si les collaborateurs du film vont pouvoir s'en payer une bosse !

L'HOMME INVISIBLE.

Alice Field

la trépidante



Premier épisode : L'IMPOSSIBLE INTERVIEW

Il y a des gens qui aiment la vie calme, familiale, autant que possible dénuée d'émotion ; des gens pour lesquels — même sans être tout à fait des petits bourgeois — c'est toute une affaire que de sortir, de dîner en ville, d'aller au théâtre, aux courses. Pour Alice Field, c'est exactement le contraire. Elle ne conçoit l'existence que comme un perpétuel mouvement ; pas une générale où elle ne brille au premier rang d'une loge ; pas une épreuve hippique de quelque importance où elle n'égaie le pesage de ses toilettes raffinées ; pas une vente de charité où son sourire ne soit mis à contribution pour décider les acheteurs à faire l'emptette d'un objet parfaitement inutile, mais qui gardera le reflet de la grâce de la vendeuse.

Quand elle se repose — si l'on peut dire ! — c'est-à-dire quand elle ne tourne pas et qu'elle ne joue pas, il ne faudrait pas croire que les journalistes ou les admirateurs peuvent la voir plus facilement.

Ainsi, tenez, j'ai voulu l'interviewer pour **Ciné-Magazine** ; le détail de mes démarches pour arriver à la rencontrer présente un certain intérêt :

Téléphone à 9 heures du matin : Mademoiselle fait sa culture physique.

Pendant que nous sommes sur ce chapitre, disons qu'elle possède une salle de culture physique perfectionnée, avec toutes sortes d'instruments perforants, contondants, trituteurs, qui font ressembler la pièce à une salle de torture moyennâgeuse. Et la vedette, en maillot, se contorsionne, se tirebouchonne, comme si elle était en caoutchouc, se démène au milieu de ses outils, dont l'un lui malaxe les hanches, dont un autre, en lui maintenant les pieds dans une certaine position, assure aux muscles de ses cuisses le maximum de souplesse, dont un troisième lui modèle des épaules impeccables. Elle a aussi un appareil à rayons infrarouges qui, agissant en profondeur, maintiennent ses organes internes en parfait état. Comme on voit, tout est prévu pour donner à Alice Field une santé excellente, une forme splendide et une ligne impeccable. Et, non seulement elle se confie à tous ces instruments barbares, mais encore elle fait elle-même les mouvements les plus difficiles : chandelle, pont, X, etc., tous exercices connus des personnes ayant un tant soit peu pratiqué la culture physique, et qui ne sont pas faciles du tout à réaliser.

Mais, continuons l'énumération de mes malheurs quand j'ai voulu entrer en contact avec Alice Field ils sont instructifs.

9 h. 1/2 : Mademoiselle est dans son bain. Imposable, n'est-ce pas, d'insister pour la voir à ce moment. La vedette a beau prétendre que le nu est chaste et artistique, et que c'est le vêtement qui créa l'impudeur, je ne puis aller la voir dans sa salle de bains, qui est pourtant bien jolie : mosaïque bleue et blanche, avec des quantités de robinets et de tablettes de verre.

10 heures : Mademoiselle est aux mains de son coiffeur ; l'opération est trop grave pour qu'un bavardage risque de compromettre une aussi belle œuvre : la coiffure d'une jolie femme.

11 heures : Mademoiselle est partie chez son couturier. Entre parenthèse, elle s'habille chez Patou (réclame non payée) ; elle l'a choisi, dit un de ses biographes malicieux, parce qu'il a un nom de chien et qu'elle adore les bêtes ; or, elle ne veut pas d'un chien à Paris. Si elle habitait la campagne, elle en aurait toute une meute, mais elle estime qu'en ville les animaux sont trop malheureux de ne pouvoir gambader à leur aise.

La visite au couturier se prolonge très tard ; il faut discuter toutes les toilettes de la pièce qu'elle va créer la saison prochaine aux Mathurins, et ceci demande réflexion ; et même : discussion, rectifications, essayages, méditations devant le miroir. Ce n'est pas le moment de déranger Alice Field.

Ensuite, c'est le déjeuner, frugal comme d'habitude. **Ciné-Magazine** a donné il y a quelques mois le menu habituel de la vedette ; il n'est pas inutile de le redonner, pour les gourmands qui s'imaginent qu'on peut garder la ligne d'Alice Field en mangeant à sa faim, en prenant des gâteaux même si on l'adore, et en ne se privant de rien. Elle mange exactement : à midi, 150 grammes de viande grillée, 200 grammes de légumes cuits à l'eau, sans beurre ni huile, une pomme, une tasse de café.

Le soir : un légume ou une pomme. Un pain spécial, pas de boisson. Dans la journée, du thé sans sucre.

A ce régime-là, elle a perdu 10 kilos en un an, et se maintient autour de 52 kilos.

Pour continuer le récit de sa journée, je vous dirai

Fondateur : JEAN PASCAL

CINÉ-MAGAZINE

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.

ETRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr.

— (pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de la Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e)

que j'ai essayé de joindre Alice Field à sa sortie de table ; impossible ; elle s'était engouffrée au théâtre des Mathurins, où elle répétait jusqu'à 6 heures et demie, sans seulement avoir cinq minutes d'entr'acte. Et puis, les aurait-elle eues que je n'aurais pas eu la cruauté de lui infliger une interview pendant ce court repos.

A six heures et demie, peut-être pensez-vous que j'ai pu enfin « l'accrocher » ? Comme vous la connaissez mal ! Mademoiselle, au volant de sa voiture, filait vers le Bois, où des amis l'attendaient pour un cocktail (dont elle ne boit pas) et dîner (voir régime ci-dessus). Après quoi, elle allait au théâtre, non pour jouer elle-même, mais pour voir une pièce nouvelle. Naturellement, elle devait en sortir à minuit, pour souper : (pommes et tasse de thé) et aller se coucher. Je ne pouvais pourtant pas l'attendre dans sa chambre à coucher, l'empêcher de dormir et la forcer à me répondre ! Je remis donc cela au lendemain.

Quand je me décidai à téléphoner à dix heures, la croyant encore couchée après une journée aussi fatigante la veille, la femme de chambre m'annonça que Mademoiselle était partie au Bois.

— Encore ! m'exclamai-je.

Mais, cette fois, ce n'était pas pour dîner ; c'était pour faire de l'équitation : son sport favori ; elle en fait le plus souvent qu'elle le peut, parce qu'elle trouve avec raison que, outre le plaisir de la course en plein air, c'est un exercice hygiénique excellent pour la femme.

A sa rentrée à la maison, elle fut de nouveau accaparée par le coiffeur jusqu'à l'heure du repas... qui fut suivi d'un départ en coup de vent pour les courses. Il y avait ce jour-là une épreuve importante. Alice Field, qui n'est pas joueuse, prend cependant plaisir à vivre pendant quelques heures dans l'atmosphère de ces réunions élégantes, un peu fiévreuses, qui conviennent à son tempérament vif.

Après cela, c'était une randonnée en voiture dans la campagne illuminée par le soleil couchant. La vedette adore conduire, à toute vitesse ; quand elle

ne tient pas le volant et qu'elle le confie à son chauffeur — un enragé de vitesse, lui aussi, sans cela il ne serait pas à son service — c'est qu'elle travaille à l'intérieur de sa voiture ; elle examine un scénario pour son prochain film, ou bien elle apprend un rôle pour sa prochaine pièce ; ou elle étudie des costumes ; dans tous les cas, elle ne reste pas à rien faire ; si elle demeurerait cinq minutes inoccupée, elle ferait venir son docteur car ce serait certainement signe qu'elle est malade.

Ce jour-là — le second de ma tentative de jonction avec Alice Field — la voiture eut une panne en pleine campagne. L'artiste dut dîner où elle se trouvait, et ne rentrer que pour filer à une soirée mondaine où on l'attendait pour la fêter.

Sans cette panne, qui sait — le hasard est si grand ! — j'aurais peut-être pu avoir Alice Field pour moi toute seule pendant dix grandes minutes : un de ces coups de chance qui ne se reproduisent pas deux fois dans la vie !

Sa fidèle femme de chambre Madeleine vint m'annoncer d'un air navré que : « Mademoiselle ne pourrait encore pas me voir ce jour-là ». Pour me consoler, elle m'emmena au petit bar qui orne le salon intime de la vedette, et où la consommation de rigueur est le Porto... à moins qu'Alice Field, de ses blanches mains, ne fabrique elle-même un cocktail ; elle possède une multitude de recettes, dont quelques-unes sont de son cru : il paraît qu'il y en a de merveilleuses. Je ne puis en juger, puisque les blanches mains d'Alice Field, à la même heure, tapotaient sans doute avec impatience la table de l'auberge de campagne où la fâcheuse panne l'avait obligée à se réfugier.

Je noyai ma déception dans le Porto, et je partis.

— Ce sera pour demain, pensai-je avec un nouvel espoir. Il n'est pas possible qu'Alice Field, tous les jours que le bon Dieu fait, soit aussi occupée qu'hier et aujourd'hui !

On verra cela dans le prochain numéro !

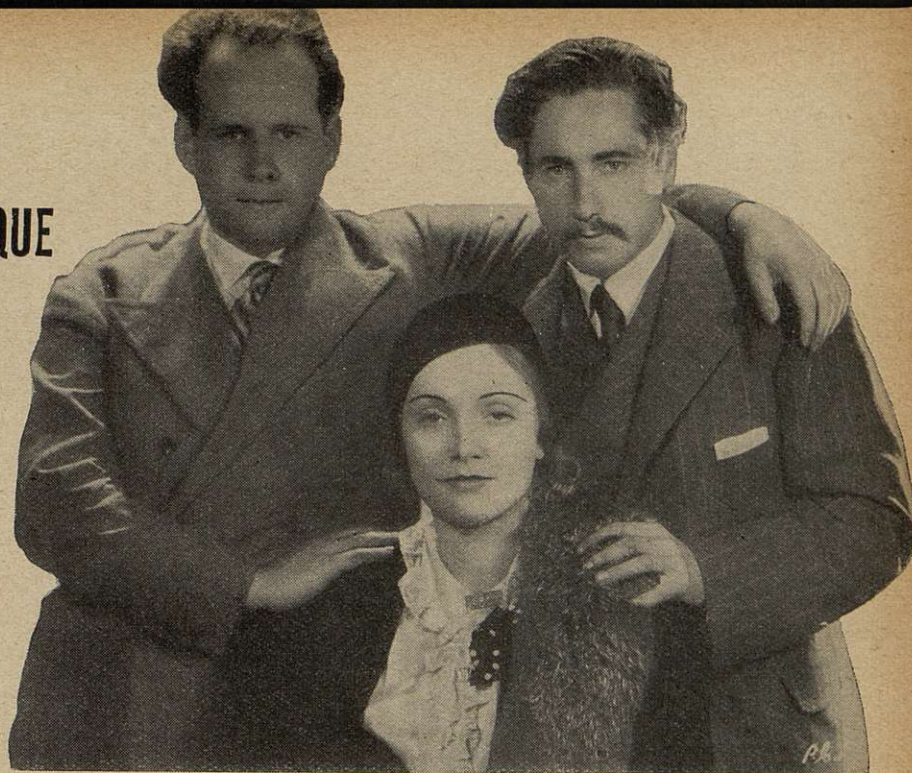
(A suivre)

Jean de MIRBEL.

Un très émouvant premier plan d'Alice Field dans *La Cinquième Empreinte*.



L'INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE AMÉRICAINE VUE PAR EISENSTEIN



Eisenstein (à gauche) photographié en compagnie de J. von Sternberg et de Marlene Dietrich

ENGAGÉ par une importante firme américaine à la suite de *La Ligne générale*, S. M. Eisenstein, le réalisateur du fameux *Cuirassé Potemkine*, ne devait pas parvenir à s'entendre avec celle-ci, comme il était d'ailleurs facile de le prévoir.

Pressenti tout d'abord pour tourner *Une Tragédie américaine*, de Th. Dreiser, Eisenstein ne parvint pas à faire partager ses vues à la firme qui l'employait. D'autres films furent envisagés : aucun n'aboutit. Finalement, presque contraint, le célèbre réalisateur soviétique partit pour l'Amérique du Sud tourner ce *Tonnerre sur le Mexique* dont nous pouvons voir actuellement à Paris une version considérablement écourtée par l'écrivain Upton Sinclair (la projection de la version originale durant douze heures !)

De retour à Moscou, Eisenstein, comme on s'en doute, ne s'est pas montré particulièrement tendre pour l'industrie cinématographique américaine. On en jugera par le féroce article ci-dessous, écrit par Eisenstein lui-même (1) auquel, cela va sans dire, nous laissons l'entière responsabilité de ce qui suit :

Pensez-vous que Trotsky puisse écrire un scénario ? Telle fut la première question que me posa, lorsque nous fîmes connaissance, le vieux Laemmle, « l'oncle Karl », de Hollywood, le chef de la firme Universal,

un des premiers pionniers du cinéma entrant dans l'inconnu.

Il arrondissait sa main en cornet autour de son oreille. Je haussais les épaules.

— Voudra-t-il se faire tourner lui-même, continuait le vieillard sans se démonter.

Et il ne tarda pas à envoyer une invitation à... Alfonso d'Espagne...

Hollywood opère, non sur la qualité, mais sur la quantité.

L'oncle d'un de mes camarades disait : « Ne manque pas une femme, et tu auras des chances d'en trouver une bonne. »

C'est à peu près ainsi que Hollywood se ravitaille en scénarios, étoiles, auteurs, régisseurs, musiciens, artistes.

Tout est acheté. A la hâte, sous le nez du voisin. Des dizaines et des centaines de milliers de dollars sont jetés au vent. Ces acquisitions sont rassemblées sous le soleil, brillant toute l'année, de la Californie.

Tout ce monde boit, enfreint les règles de la circulation et les règlements sur la vitesse dans des machines phénomènes, quand l'agent de police n'est pas en vue. Le paie quand il rejoint les coupables en motocyclette. Brunit au soleil sous des couches de crème protectrice, prend des bains de mer — et c'est le principal — reçoit régulièrement les chèques hebdomadaires qui provoquent de soudains accès de confiance pendant lesquels on fait semblant de réfléchir un quart d'heure à la création de valeurs impérissables...

Puis il apparaît peu à peu que 90 % de ces personnages, pour vous quelque part d'une brillante



Une curieuse image de *Tonnerre sur le Mexique*

(1) La Littérature Internationale.

renommée feinte ou réelle, ne peuvent être utiles en rien...

La firme passe aux profits et pertes quelques dizaines de milliers de dollars. Et le petit triangle serviable du grattoir efface sur le verre mat de la porte de l'un des 35 cabinets de scénaristes, ou des 20 cabinets de réalisateurs, le nom en lettres noires du partant...

Une semaine plus tard, l'immobile verre mat porte le nom d'une nouvelle célébrité, et derrière cette porte on s'ennuie, baille et attrape les mouches en attendant l'heure des rendez-vous au golf avec quelqu'autre vedette nouvelle.

S'il arrive par hasard que la célébrité du jour tombe sur une velléité d'idée féconde, elle cherchera pendant dix jours à être reçue par le chef d'industrie pour lui jeter à brûle-pourpoint en trois minutes, au milieu du crépitemment du téléphone et du vacarme éraillé des dictaphones et des parlographes, l'idée

Comment, me demandera-t-on, Hollywood réussit-il malgré tout, avec ce manque de système, ce gâchis et ce chaos à inonder les marchés américains et mondiaux d'une production cinématographique suffisante, pour ne pas dire excessive ?

Qu'on le veuille ou non il faut qu'un certain nombre d'accidents de chemin de fer se produise chaque année.

Sur cent scénarios, il y en aura forcément un de bon ou tout au moins « d'arrangeable. »

Lui faut-il 100 scénarios ? Hollywood en achète 10.000.

Et cette indigence d'idées, de pensées, de créations, règne sur la technique la plus parfaite. Nous devons ici, après nous être servi des couleurs les plus noires pour peindre notre tableau, entonner un hymne à la gloire des conquêtes de la technique ; aux ressources infinies de travail, d'énergie, de temps et d'argent



Une scène saisissante du dernier film réalisé par Eisenstein en Amérique du Sud : Tonnerre sur le Mexique

qui, au grand et sincère chagrin de tout le monde, a eu l'imprudence de s'égarer dans sa cervelle.

Car la présence de la vedette est, avant tout, dictée par des considérations de publicité ; quant au travail quotidien les faiseurs à gage, s'en tirent bien tout seuls.

S'il arrive, contre toute espérance, que le dramaturge de génie, après avoir séjourné ici de longues semaines, laisse après lui, un nourrisson rachitique, produit criard de ses jours dorés, cette œuvre originale, tombe entre les pattes d'habiles accoucheurs qui s'ingénient à en faire la cent et unième variante du thème éternel des trois...

En général les arrivants se trouvent devant ce dilemme : sacrifier leur individualité et leur conviction, entrer dans la farandole dorée et produire joyeusement, sans souci, en s'amusant comme fait Lubitsch. Ou prendre les choses au tragique et quitter la terre promise comme Reinhardt. Ou, inspirés par des principes inébranlables, troquer le mégaphone du metteur en scène pour celui de l'acteur (Cl. Stroheim) et tenir un rôle humble et invraisemblable de *L'Escadron perdu* (Quatre de l'Aviation), pauvre caricature où l'on parodie soi-même, ce que l'on fut dans ses beaux jours de réalisateurs...

consacrées à la solution des moindres problèmes pratiques et techniques.

Les gratte-ciel des laboratoires d'acoustique et de perfectionnement du microphone, le réoutillage d'installations entières coûtant des millions pour l'enregistrement du son ; les perfectionnements incessants apportés à la méthode et aux procédés chimiques ; tout cela fait du domaine, mort en apparence de la technologie, le lieu d'un progrès brillant, constant et ininterrompu, le lieu d'incessantes victoires techniques...

La différenciation raisonnable de l'appareil exécutif, la haute instruction personnelle de certains de ses collaborateurs ; l'étourdissante rapidité des prises de vues et de la production des journaux filmés ; l'existence de salles spéciales pour la projection de ces journaux ; le fonctionnement admirable de l'ensemble des cinémas — même à des fins commerciales et non culturelles — embrassant toute l'Amérique jusqu'aux moindres localités ; enfin l'ampleur formidable d'une industrie qui a conquis une place d'honneur aux Etats-Unis et s'est ainsi assuré la base matérielle d'un progrès ininterrompu, tout cela ne peut manquer de nous faire réfléchir très sérieusement.

EISENSTEIN.



De gauche à droite, on reconnaît : Armand Bernard, Ginette Gaubert, Liane de Mornand et Georges Thill. •

CHANSONS DE PARIS

FILM RACONTÉ

Georges THILL	Georges
Armand BERNARD	Armand
Liane de MORNAND	Mme Pleich
Ginette GAUBERT	Liane d'Arbel
Jacques VARENNES	Bermasse
Simone BOURDAY	Clara

Le chômage sévit partout, et Georges et Armand, autant que d'autres, se sont vus fermer toutes les portes. Mais jeunes et braves ils ne se laissent pas envahir par le désespoir.

Un jour, après un nouveau refus, Jacques, rentré chez lui, se met à chanter, par désœuvrement. Une idée merveilleuse vient alors à l'esprit d'Armand : pourquoi ne pas s'improviser chanteur de rues ? Sitôt dit, sitôt fait. Dès que Georges chante, un grand cercle se fait autour de lui, mais la voix fausse et ridicule d'Armand ne recueille que des lazzi ; aussi se contente-t-il d'accompagner son ami à l'accordéon.

Georges et Armand choisissent pour faire leur numéro, les coins les plus fréquentés de la ville et un jour, le gérant du « Noé », la fameuse boîte de nuit, passant par là, remarque avec surprise la voix de Georges ; il n'hésite pas une seconde à faire des propositions à ce chanteur chez qui il sent beaucoup de possibilités.

On s' imagine la joie de Georges quand cet homme lui offre de chanter dans son cabaret devant un vrai public.

Mais Armand intervient :
— Et moi, qu'est-ce que je deviens dans la combinaison ?
— Nous ne nous quittons jamais, ajoute Georges.
Et le gérant n'a rien trouvé de mieux que de caser Armand comme sommelier de la boîte.

La voisine de Georges et qu'il considère presque comme sa fiancée, ne voit pas d'un bon œil le nouvel emploi de celui-ci ; cette vie d'artiste l'effraie ; par un baiser, Georges la rassure.

Dès le premier soir, notre héros obtient un succès fou. Peu de temps après ses débuts, il est invité, un soir, à la table de Mme Pleich, la directrice du Cirque de Paris, qu'accompagnent Liane d'Arbel et son amant Bermasse, tous deux créateurs d'un numéro d'automate, « le chanteur de Paris », que Mme Pleich présente dans son cirque. La directrice voit en Georges un grand chanteur capable de remplacer Bermasse, tandis que Liane était séduite par ses charmes. On imagine aisément la colère de Bermasse.

— Si cet homme vient au cirque, c'est moi qui m'en vais, dit-il à Mme Pleich dans un élan de mauvaise humeur.

La directrice ne se laisse pas désemparer et sur-le-champ,

propose à Georges de faire le numéro avec Liane. Il commence le jour même et jamais le numéro n'obtint un pareil triomphe.

— Il faut le garder, dit la directrice ; je suis prête à lui signer un contrat ; il faut m'aider, ma petite Liane. Essayez de le convaincre ; je ne crois pas que ce travail puisse vous déplaire.

— Georges ne me déplaît pas, fit l'actrice.

— Faites-vous belle ; vous réussirez.

Et la scène de séduction eut lieu. Georges, qui pour la première fois, avait affaire à une femme élégante, se laissa prendre et fit tout ce qu'on voulut ; il se trouva ainsi attaché au cirque pour des cachets dérisoires.

Bermasse, pourtant, n'avait pas dit son dernier mot ; fou de jalousie, sa rage lui dicta une vengeance terrible. Il mit le feu au rideau qui fermait l'entrée de la piste et l'automate dans lequel Georges était enfermé pour son numéro fut environné par les flammes ; des cris montèrent de la salle et l'incendie aurait gagné tout le cirque si le brave Armand ne s'était trouvé là, sauvant son ami en faisant office de pompier.

Le lendemain, coup de théâtre. Georges, arrivant dans le bureau de la directrice, lui affirma qu'il ne pouvait plus chanter : la peur de la veille l'avait rendu aphone.

— Que dites-vous là ! s'écria Mme Pleich.

— Mais la vérité, Madame.

— Alors, vous croyez peut-être que je vais vous payer pour ne rien faire.

— Laissez-moi le temps de me soigner, fit Georges.

— Et pendant ce temps, mon argent roulera. Tenez, voilà ce que je fais de votre contrat. Et elle le déchira sous ses yeux. Georges, se retournant alors vers Liane :

— Ma petite Liane, supplia-t-il.

— Je vous défend de m'appeler ainsi, c'est ridicule.

Et Georges partit. A la boîte de nuit où il avait débuté, on avait pas non plus besoin de lui. Ce n'est seulement qu'après de Clara qu'il trouva de la tendresse ; ce n'est pas sa voix qu'elle aimait, c'est lui.

Et Georges, maintenant, savait la vérité. Car, vous vous en doutez, c'est par ruse qu'il a simulé d'être aphone ; il n'avait jamais perdu la voix, mais il avait usé d'un subterfuge que lui avait suggéré Armand, pour connaître les véritables sentiments de Mme Pleich et de Liane.

D'ailleurs la chance recommençait à sourire à Georges. En effet, peu après, il trouva chez sa concierge une convocation pour une audition à l'Opéra.

Et comme ses débuts dans les rues, comme ses débuts au cabaret, comme ceux du cirque, les débuts de Georges à l'Opéra furent retentissants ; dès le premier jour, ce fut un véritable triomphe.

Au cirque, Mme Pleich, Liane et Bermasse se mordaient les ongles et chacun se reprochait réciproquement de n'avoir pas été plus sincère envers le chanteur.

Pendant ce temps, Georges quittait la scène où il venait d'achever son audition sous des tonnerres d'applaudissements. Dans les coulisses, Armand, droit, fier, et Clara, les larmes aux yeux, l'attendaient.

Georges COLMÉ.

Si c'était à refaire...

« Si c'était à refaire »
« Recommenceriez-vous ? »

chante Dorin. Moi, je ne sais pas chanter ! Et c'est d'une voix terriblement monotone que j'ai posé cette question à quelques acteurs que vous aimez bien. S'il vous était possible de revenir en arrière, tout en conservant votre expérience actuelle, feriez-vous du cinéma, et si oui, agiriez-vous suivant le même processus ? telle fut ma demande ; voici une première série de réponses :

PAULETTE DUBOST

dont la carrière s'annonce exceptionnellement brillante, est très optimiste, vous vous en doutiez déjà un peu, n'est-ce pas ?

— Si c'était à refaire ? j'agis exactement de la même façon : je commencerais par la danse, puis je ferais du théâtre, des rôles assez courts tout d'abord afin de me perfectionner et de m'habituer à jouer ;



Paulette Dubost

ensuite, je débiterais au cinéma dans des silhouettes où je tâcherais de me faire remarquer, et finalement, quand on me les proposerait, j'accepterais avec joie de grands rôles. Et toute cette marche à suivre est identique à celle que j'ai adoptée, vous voyez qu'elle ne m'a pas trop mal réussi, touchons vite du bois !

Puissiez-vous, malicieuse petite Paulette, être toujours aussi perspicace !

EDWIGE FEUILLÈRE

mérite certainement mieux que la plupart des rôles qu'on lui a confiés.

— S'il m'était permis de commencer ma carrière avec l'expérience que j'ai acquise en tournant, eh bien certes, je serais un peu plus difficile, sur le choix des rôles, et surtout, surtout, je tiendrais à connaître mon opérateur. Je ne veux certes pas paraître prétentieuse et dire qu'on m'a toujours mal employée et mal photographiée, mais enfin je connais certains films que j'ai tournés qui m'ont fait du tort, parce qu'on m'y voyait dans un personnage qui ne me convenait guère et où la photo me défigurait un peu ! Mais évidemment, il y a eu les autres films, ceux qui m'ont fait connaître, il y a eu *Toi que j'adore* où j'avais des premiers plans réussis, alors, en définitive, je crois que l'un compense l'autre.

MONA GOYA

s'était tenue éloignée des studios, bien trop longtemps à notre avis, mais maintenant les Producteurs semblent avoir enfin compris qu'il n'y a pas tellement de Mona Goya en France et qu'il faut tout de même savoir utiliser ce charmant exemplaire :



Edwige Feuillère

— Si c'était à recommencer ? Je n'hésiterais pas une seconde, je me plongerais à nouveau la tête la première dans cette magnifique profession, qui donne certes des désillusions, mais aussi, qui sait si vite les compenser ! Mais s'il me fallait tout échafauder à nouveau, aurais-je la protection, l'appui de celle à qui je dois presque tout de ma réussite : Mme Germaine Dulac ?

Mona n'a pas oublié, et ça, c'est « chic ».



Mona Goya

recommenceriez-vous ?

MEG LEMONNIER

En trois ans, Meg a su devenir une des plus populaires vedettes de l'écran français ; a-t-elle quelque chose à regretter ?

— Le cinéma est ma « raison » de vivre, je l'aime profondément, je lui dois la majeure partie de mes



Meg Lemonnier

satisfactions. Et pourtant, si c'était à refaire, je ne commettrais pas certaines bêtises : tout d'abord en tournant mon premier film, j'ai signé un contrat d'un an qui permettait à la Société qui m'avait engagée de me faire tourner ce qu'elle jugeait à propos ; je n'ai évidemment pas à me plaindre de cette maison de productions qui m'a lancée, mais toutefois, je crois qu'il eût été préférable pour moi d'être plus libre pour choisir mes scénarios ; j'ai tourné certains rôles qui ne me convenaient guère, pas seulement dans cette Société d'ailleurs ! Et puis, je crois qu'on m'a trop fait tourner dès que je fus assez connue ; trop de films avec la même artiste doivent lasser le public, « la mariée était trop belle » !



Jean Murat

S'il m'était donné de choisir, je demanderais des rôles où on me fit danser et jouer la comédie, mais non, vraiment, je serais désespérée d'être irrémédiablement classée parmi les artistes tout juste bonne à tourner des opérettes.

Meg sait en tous cas ce qu'elle veut, et vous découvrirez en elle une « business-woman » ; c'est une qualité de plus à ajouter à la petite « Princesse Czardas ».

JEAN MURAT

n'a pas à se plaindre de la vie : une carrière brillante s'il en fut, et demain l'époux d'Annabella. Heureux mortel !

— Si c'était à refaire, serai-je à même de faire exactement la même chose ? Je n'ai suivi aucune méthode, alors vous comprenez la chance a bien voulu me favoriser, et on dit qu'elle ne se prodigue qu'une fois dans la vie ! Oui, évidemment, je tâcherais d'éviter certaines petites bêtises, certaines petites



Suzanne Rissler

gaffes dans l'établissement de mes contrats, mais en général, c'est très bien ainsi. Il y a une autre chose qu'il me plairait d'avoir en plus grande quantité si je recommençais ma carrière, c'est... du talent !

SUZANNE RISSLER

Depuis sa magistrale création dans *La Robe rouge*, Suzanne Rissler a obtenu la consécration cinématographique qu'elle mérite. On la considère enfin comme une des plus vraies comédiennes de l'écran français.

— Si je possédais le filtre magique qui pût me ramener quelques années en arrière, au moment où j'étais à l'Odéon, je crois que je m'empresserais de faire très vite des infidélités à ce théâtre pour avoir la joie de faire du cinéma bien plus tôt. Pour débiter à l'écran, je ne choisirais pas des rôles frivoles, je me ferais immédiatement connaître sous le jour où je suis apparue dans *La Robe rouge*. La semaine prochaine, « j'attaque » avec enthousiasme *La Flambee*, j'ai très confiance, ce film compensera peut-être le temps perdu. En tous cas, je mets dans ce rôle tout mon cœur, je fais tous mes efforts pour ne pas décevoir le public. C'est magnifique, le Cinéma ! Quand on a abordé cette carrière, il me semble impossible d'envisager qu'il en existe d'autres !

Réponses recueillies par Marcel Blitstein.

RÉSULTATS DE NOTRE GRAND CONCOURS...

LAC AUX DAMES

1^{re} QUESTION

1. Le garage à canots, a été tourné Au Tyrol.
2. La cabane de Puck, a été tournée Au Studio.
3. La demande d'argent de Puck à son père, a été tournée. Au Tyrol.
4. La cabine d'Eric, a été tournée. Au Studio.
5. Le grenier à avoine, a été tourné. Au Studio.
6. L'arrivée de Puck et Danny à l'hôpital, a été tournée. Au Tyrol.

2^e QUESTION

1347 mètres ont été tournés en studio.
1335 mètres ont été tournés en extérieur.

1^{er} PRIX

UN VOYAGE DE 9 JOURS AU TYROL

(deux personnes tous frais compris)

Mlle Andrée LAMBERT, 27, boulevard des Italiens, 6 réponses justes. Métrages indiqués : 1334 et 1348 mètres.

2^e PRIX

Un voyage aller et retour en 1^{re} classe et séjour à Chamonix - docteur A. Chariton, 149, rue de Rennes. 6 réponses justes. Métrages indiqués : 1332-1350.

3^e PRIX

Un voyage aller et retour en 1^{re} classe et séjour à Dinard : Mlle S. Pokrojska, 5, rue Armand-Gauthier. 6 réponses justes. Métrages indiqués : 1382-1300.

4^e et 5^e PRIX

Un voyage aller et retour et séjour au Touquet : M. Daniel Hauser, 15, rue Cavé (Levallois). 6 réponses justes. Métrages indiqués : 1312-1370. Mme Knaff, 87, boulevard Suchet. 6 réponses justes. Métrages indiqués : 1300-1382.

6^e et 7^e PRIX

Un voyage aller et retour et séjour à Deauville. Mme Berthe Rappaz, 27, rue Pigalle. 6 réponses justes. Métrages indiqués 1400-1282. Mme Nathalie Poliakov, 14, square du Port-Royal. 6 réponses justes. Métrages indiqués : 1449-1333.

8^e et 9^e prix. — (Un portrait d'art de Meerson). Mme Berthe Nivard, 6 bis, rue des Récollets ; M. Charles Jacob, 60, boulevard de Clichy.

10^e et 11^e prix. — (Une magnifique corbeille création "Jean de la Lune"). M. Michel Coriat (La Courneuve) ; M. Albin Jahni-chen, 18 bis, rue David-d'Angers.

12^e et 13^e prix. — (Un maillot bain homme ou femme, création André Tunmer). M. E. Lempereur, 27, rue Pontoise, à Argenteuil ; M. Raymond Guez, 5, rue de Fleurus.

De 14^e au 25^e prix. — (Un abonnement d'un an à Ciné-Magazine). Mme Bordet, 10, rue de Verdun, à Sartrouville ; M. G. Weyl, 12, rue du Four ; M. Nazare Aga, 40, avenue Montaigne. M. Jacques Pieri, 253, rue Saint-Honoré ; M. Jacques Claisse, à Gandelu (Aisne) ; Mlle Françoise Z. Laurin, 69, avenue Wilson, à Saint-Denis ; M. André Hervo, 13, rue Pierre-Loti, à Saint-Brieuc ; M. Patt Worms, 33, rue de la Hache, à Nancy ; M. Mous-sarie, 10, rue Godefroy-Cavaignac ; M. Gaston Bismut, 49, rue de Paris, à Pantin ; M. Georges Joel, 105, rue de Vaugirard ; M. M. Albeaux, 107, avenue Ledru-Rollin.

Du 26^e au 30^e prix. — (La collection complète des œuvres de Vicki-Baum). M. Delagnes, 33, rue Le Peletier ; M. Jean Le Bras, 57, rue de Charonne ; M. Henry Périnet, 32, rue du Four ; Mlle

René Guez, 5, rue de Fleurus ; M. Pierre Barthélemy, 9, boulevard d'Argenson, à Neuilly.

Du 31^e au 35^e prix. — (Trois volumes de Vicki-Baum). M. Roger Suavet, 14, rue Jouffroy ; Mme Paulette Heins, 36, rue de Pen-thièvre ; M. Marcel Thomas, 122, Grande-Rue, à Arpajon ; M. René Cheval, Mess des sous-officiers à Satory. Mlle Gallier, 18, rue Versini.

Du 36^e au 40^e prix. — (Deux volumes de Vicki-Baum). M. R. Blum, 19, rue Doudeauville ; Mme Lomont, 4, rue Boyer ; Mlle Marthe Rousset, 17, rue Froidevaux ; Mlle Simone Lelièvre, 52, rue de Turbigo ; Mlle Andrée Van de Putte, 41, avenue Pas-teur, à Bécon-les-Bruyères.

Du 41^e au 45^e Prix. — (Un volume de Vicki-Baum). Mlle Simone Laurin, 13, rue Pierre-Nicole ; Mlle Hélène Mazerat, 11, rue de Chartres, à Le Perret (S.-et-O.) ; Mlle Bernadette Lecalard, 3, place Emile-Landrin ; Mlle Henriette Venu, 11, rue de Villedo ; Mme Yvonne Lesage, 21, avenue Trudaine.

Du 46^e au 50^e prix. — (1 jeu de 5 grandes photos de Lac aux Dames, dédiées par cinq interprètes). Mlle Alice Lauga-Gosselin, 147, rue de Rennes ; M. Pierre Pegaglio, 1, rue Vidal-de-la-Blache ; Mlle du Valle, 4, square du Roule ; Mlle Yvonne Chériard, 10, rue Dagobert, à Clichy ; M. Robert Guez, 4, rue de Fleurus.

N. B. - Les 7 premiers prix sont priés de se mettre directement en rapport, PAR CORRESPONDANCE avec la Société Parisienne de Production (service du concours), 146, avenue des Champs-Élysées, pour la délivrance de leurs titres de circulation.



ALICE FIELD

qu'on applaudira pro-
chainement dans **La**
Cinquième Empreinte.

LE THERMOMÈTRE DES VEDETTES

Charles Boyer. — La plus belle voix de basse du cinéma français. La coqueluche du sexe faible... il y a quelques mois. Depuis, s'est marié, comble de l'horreur, avec une Américaine... Aussitôt tendance à la baisse. Pourtant sa création de *La Bataille*, plus que celle, artificielle, de *Liliom*, dénotait un effort. Sur le point de gâcher son talent en Amérique dans des rôles qui pourraient convenir à n'importe quel jeune premier...

Gaby Morlay. — Le Stradivarius de la comédie. Mais un Stradivarius qui n'aurait qu'une corde... D'où, à la longue, une certaine monotonie... Idéale dans les rôles de mininettes, a un faible pour les grandes héroïnes des auteurs de temps révolus : Bataille, Ohnet, Dumas fils, sans oublier Bernstein.

Annabella. — Sa gentillesse touche et émeut. Les occasions, il est vrai, ne lui ont pas manqué... Mais, elle aussi, a préféré les dollars à notre franc quat' sous. A besoin d'un nouveau *Soir de Raïle*, plus que d'une *Bataille* pour consolider ses positions.

Albert Préjean. — A vu son étoile pâlir quelque peu pour avoir accepté n'importe quel rôle dans n'importe quel film, dirigé par n'importe quel metteur en scène... *Le Paquebot Tenacity* nous rendra peut-être — le Préjean naturel, gouailleur et sentimental que nous avons aimé...

Georges Milton. — Un comique assez lourd. Dame, vous pensez : mille tonnes ! C'est peut-être pourquoi il a tendance à tomber. Il n'est pas jusqu'au refus par l'Académie du mot « resquilleur » qui ne l'ait sérieusement handicapé...

Françoise Rosay. — Une grande, très grande actrice... et non pas seulement par la taille... Et qui monte, monte... *Le grand Jeu* lui a valu une presse dithyrambique. — Flatteur mais dangereux. — Gageons pourtant qu'elle nous ménage plus d'une surprise...

J. P. Aumont. — Autre révélation de l'année. Après un départ foudroyant *Lac-aux-Dames* nous le montre l'égal des « boys » américains pleins de jeunesse, d'ardeur, de santé, de joie de vivre... En lui s'incarne toute la force de la jeunesse dans les cadres usagés du cinéma français. Particularité : plaît autant aux hommes qu'aux femmes.

Madeleine Ozeray. — Si Madeleine pouvait... Elle a pu une fois : dans *La Guerre des Valses* où elle était vraiment jeune, naïve, malicieuse, et tout, et tout... Dans *Liliom* elle est triste, mais... l'avenir lui appartient.

Paulette Dubost. — Des yeux étonnamment rieurs, un sourire éblouissant. Avec ça, un talent spirituel en diable et un peu de chance, c'est-à-dire un bon metteur en scène, peut se hausser jusqu'à la température du pays où les orangers sont en fleurs...

Jean Servais. — Indolent et lymphatique, craint les grandes chaleurs comme les grands enthousiasmes... Pourrait s'élever s'il voulait seulement s'en donner la peine. Mais faudra-t-il que *Jeunesse* se passe...

50 Raimu

Charles Boyer 48

46 Henri Garat

Gaby Morlay 45

43 Marie Bell

Annabella 44

41 Jean Murat

Albert Préjean 42

40 Pierre Blanchar

Milton 39

38 Harry Baur

30 Pierre R. Willm

Françoise Rosay 32

23 Simone Simon

J. Pierre Aumont 25

15 Marcelle Chantal

Madeleine Ozeray 20

8 Alice Field

Paulette Dubost 10

1 Lisette Lanvin

Jean Servais 5

0 Cécile Sorel et Mistinguett

0



Raimu. — Altitude variable. Supérieurement élevée par son talent ; on ne peut plus basse par son caractère. Chacune de ses créations dépend de sa bonne entente avec son metteur en scène... *Ces Messieurs de la Santé* le voient plutôt en baisse. Mais il se réchauffera au brûlant soleil de *Tartarin*.

Henri Garat. — Il est charmant. C'est entendu. Et pourtant c'est un garat qui ne pèse pas son poids. Il a pris le chemin du paradis pour un rêve blond. Résultat : on a volé un homme : flagrant délit.

Marie Bell. — Plait à beaucoup... Il est certain que Feyder a su utiliser jusqu'à ses défauts dans *Le grand Jeu*. Pour cette raison, brillera encore longtemps d'un vif éclat.

Jean Murat. — Prêrè maintenant les joies maternelles aux manifestations collectives de ses administratrices... S'est élevé peu à peu à une situation enviable qu'il conservera assez longtemps encore...

Pierre Blanchar. — Se maintient. Encore qu'il ne tourne plus guère qu'en Allemagne, dans de « grandes machines » devant la réalisation desquelles l'interprétation doit s'effacer. Malgré tout, un assez nombreux public féminin lui garde sa sympathie...

Harry Baur. — 38°. Température des chiens. De chien, Harry Baur n'en manque pas. Qu'il veuille toutefois à ne pas devenir cabot. Il a vingt ans de métier derrière lui et pourtant on l'a choisi pour incarner un *Homme nouveau*. Drôle d'idée.

P. R. Willm. — Un talent à éclipses. N'avait rien fait ou presque depuis *Autour d'une Enquête*. Avec un flair qui l'honore, Feyder le déniché et, machiavélique, fait de lui le rival redoutable d'un Boyer et d'un Blanchar. Signe caractéristique : depuis *Le grand Jeu* son courrier augmente chaque jour dans des proportions effrayantes...

Simone Simon. — Le souriant rayon de soleil de *Lac-aux-Dames*. Insuperable désormais du personnage de Puck et sa naïveté inappréciable, son babil d'oiseau, son sourire en fleurs et ses grands yeux étonnés qui s'ouvrent à la vie.

Le tout est de savoir si Puck-la-sauvageonne possède quelque part, dans la grande famille du cinéma, une tendre sœur qu'elle nous fera connaître avant peu...

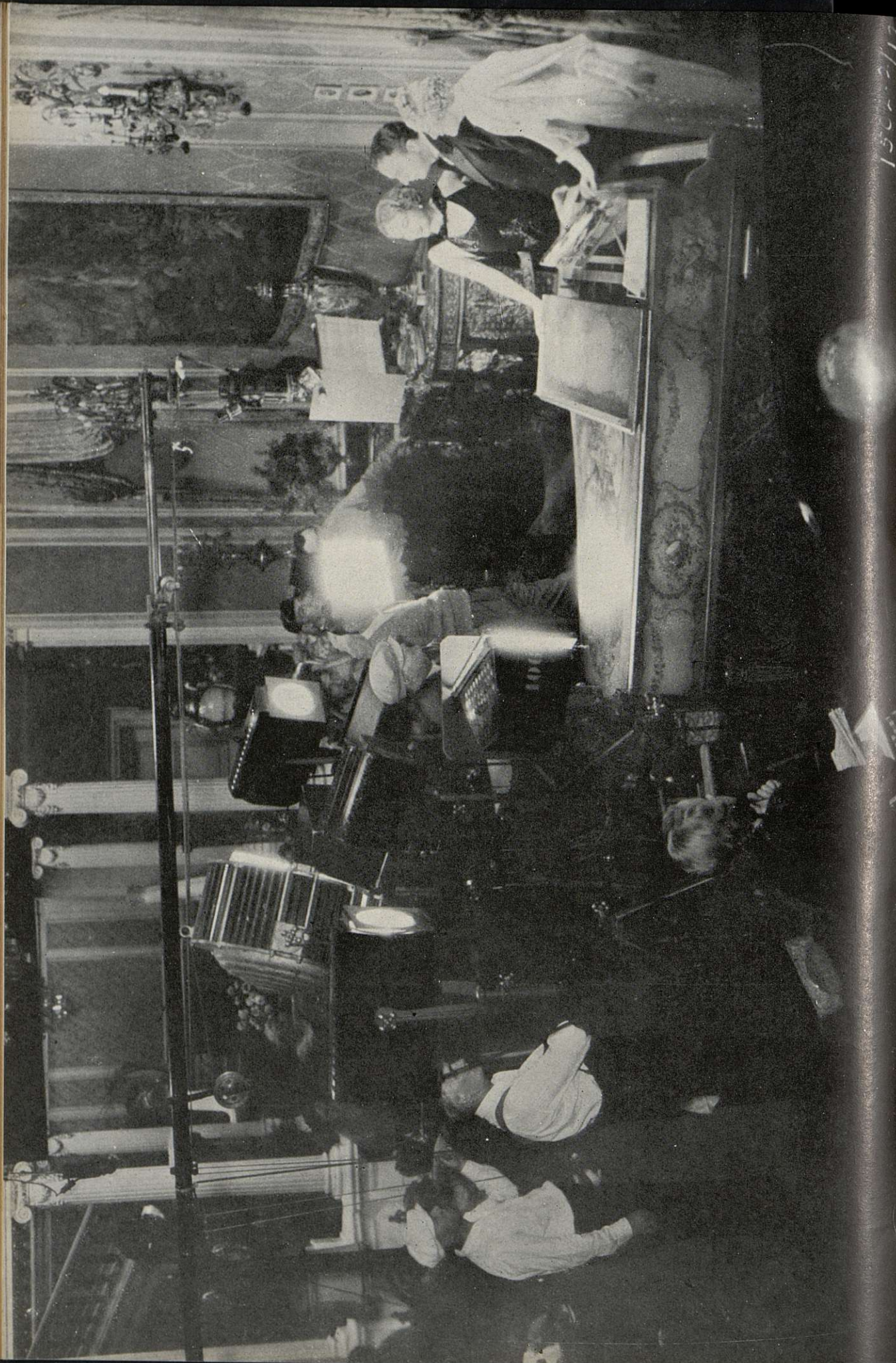
Marcelle Chantal. — Se maintient à une température douce et suffisante. Souhaitons que la « sortie » d'*Amok* lui fasse connaître les grosses chaleurs de sa réalisation.

Alice Field. — Un talent rébarbatif. Après des rôles sans grand caractère, bon départ avec *Cette vieille Canaille*. A eu des malheurs et, pour cette raison, risque de ne pas retrouver de sitôt pareille occasion... Tempéré.

Lisette Lanvin. — L'an vingt de ce siècle naquit Lisette. Elle a eu des velléités de talent. *Hôtel des Etudiants* promettait beaucoup... Il y a quatre ans de cela...

Cécile Sorel et Mistinguett. — Les deux vieilles (dans le sens le plus entier du mot) rivales. L'annonce de leurs prochains débuts à l'écran a suffi pour jeter un froid. Depuis, elles ont beau faire amplement parler d'elles : elles n'ont pas réussi à briser la glace. C'est que passe encore de danser, mais tourner à cet âge !

Jean VALDOIS.



TANDIS QU'ON TOURNE "LE PRINCE DE MINUIT"

(Tragédie Comique en multiples épisodes)

Quand j'arrivai à Joinville ce jour-là, et que je vis ce qui se passait dans la cour, je restai sidérée. Je crus les gens devenus fous. Sous les ordres de l'assistant Maurice Morlot, une trentaine de personnes passaient et repassaient rapidement devant un décor représentant une façade de magasin ; personne ne disait rien ; et ce qu'il y avait d'amusant qu'incompréhensible, c'est que les figurants, à chaque allée et venue changeaient rapidement de partenaires : tel mince jeune homme qui, à un passage, accompagnait une grosse dame, tenait un petit garçon par la main à un second passage, puis donnait le bras à une jeune fille dix secondes plus tard.

Et l'on ne voyait pas un seul appareil ! Je finis par comprendre, en pénétrant dans le magasin : c'était une boutique où l'on vendait des disques et des phonos : la maison Galoubet (directeur : Pauley). Et l'appareil, de l'intérieur, prenait le mouvement de la rue. Le plus sympathique vendeur de l'établissement est Henry Garat ; ce n'en est pas le plus sérieux, car il ne fait, paraît-il, que des gaffes, est toujours dans la lune et arrive tous les jours en retard. On ne le met pas à la porte parce que Monique Rolland, la fille du patron, en est amoureuse, et s'arrange toujours pour obtenir son pardon.

J'ai l'occasion de le voir déchaîner de nouveau la colère du gros Pauley, mais vraiment, ce n'est pas sa faute : son collègue Jean Gobet, qui est un vilain jaloux, lui a fait une mauvaise blague...

Un vieux Monsieur (Gildès) et sa nièce entrent dans la boutique pour acheter un disque classique : « Printemps » de Mendelssohn ; et pendant qu'Henry Garat est parti chercher une aiguille pour le leur faire entendre, Jean Gobet met sur le phono : « Elle m'a fait Pouët, pouët ». Indignation du vieux Monsieur qui entraîne sa nièce après avoir dit à Pauley ce qu'il pensait de son établissement.

Il y a des jours où tout marche mal ; cette scène si simple devait entraîner, pour être réalisée, des complications imprévues :

On tourne une première fois : Gildès attend de Garat une réplique qui ne vient pas : un trou ! On recommence.

2^e épisode : Gildès, en partant, ne pense plus à tirer sa nièce comme le lui a recommandé le metteur en scène René Guissart. Pauley, plein de sollicitude, lui crie : « Vous oubliez votre nièce ! » On rit, mais ce n'était pas dans le scénario. On recommence.

3^e épisode : La pellicule se déroule mal, contrairement à la scène qui, cette fois, était bien jouée. Il faut recommencer.

4^e épisode : Henry Garat, en sautant par-dessus le comptoir pour servir plus vite le client, rate son coup et se cogne si violemment le genou qu'il doit s'arrêter. Interruption, compresses d'arnica... On recommence.

5^e épisode : L'ingénieur du son, Maurice Tesseyre qui, entre parenthèses, ressemble singulièrement à Fredric March, constate que ses accus sont déchargés ; il faut en changer. On s'arrête encore et on recommence dix minutes plus tard.

Pendant l'entr'acte, Henry Garat raconte l'histoire d'un prestidigitateur qui s'extrayait des poissons rouges et des

grenouilles de la bouche, je n'ai pas très bien compris par quel procédé.

Pauley fredonne une chanson que je soupçonne d'être de sa composition.

« Il y a toujours quelque chose qui ne marche pas.

« Au cinéma, au cinéma.

« Quand ce n'est pas le son, c'est la caméra ! »

Chanson bien de circonstance et qui, souvent, se trouve justifiée. Enfin, on va recommencer...

Pendant l'interruption, les artistes se sont agités ; tout le monde est un peu énervé. Il faut aller chercher le maquilleur pour réparer quelques menus dégâts. Impossible de le dénicher ! Tout le studio réclame le maquilleur. Enfin, il arrive, se précipite pour rattraper le temps perdu... et entre à rebrousse poil dans le décor si malencontreusement qu'il démolit à moitié la porte du magasin. Il faut maintenant chercher un machiniste pour l'arranger, et les machinistes ont tous fui...

Enfin, la porte fonctionne ; le maquilleur, toujours en voulant se dépêcher fourrer la houpette à poudre dans la bouche de Pauley qui proteste.

Du coup, les artistes en ont oublié leur texte ! Et leur place !

6^e épisode : Ils se mettent tous dans le même tas, se masquent mutuellement. On recommence.

7^e épisode : Garat, troublé par tous ces incidents, ne sait plus ce qu'il dit ; il a envie de rire en s'apercevant de sa gaffe. Il faut encore recommencer.

8^e épisode : On tourne enfin toute la scène, sans encombre, jusqu'au bout. On respire... jusqu'au moment où Maurice Tesseyre vient déclarer que, le micro étant mal placé, le son a été très mal enregistré. Il va falloir recommencer.

Je suis partie sans attendre la fin, parce que je pressentais que René Guissart, exaspéré, allait faire un malheur, et que je préférerais ne pas voir ça.

Ce film mouvementé comporte une belle distribution : en plus des artistes déjà nommés, il y a aussi : Edith Mera, Catherine Fonteney, Betty Rowe, Fusier-Gir, Pierre Juvenet, Palau, Lerner Bever et Robert Bossis qui est en même temps assistant.

Ajoutons que Le Prince de Minuit en question, c'est Henry Garat lui-même ; comment, de simple vendeur de disques est-il devenu prince, c'est un mystère que, paraît-il, il ne faut pas divulguer. Alors, chut !...

Henriette JANNE.



Il n'est pas une personnalité qui, traversant la Californie ne cherche à visiter les studios. Ceux-ci qui virent défilier tant de princes, ducs, magnats et vedettes internationales viennent de recevoir le baron Maurice de Rothschild (au centre) qui, piloté par Cécil B. de Mille (à droite) assiste à plusieurs prises de vue de « Cléopâtre ».

On tourne...

Voici comment se tourne une scène de douce intimité... On s'imagine quelles difficultés doivent surmonter les acteurs pour être vrais, émouvants, alors que tant de personnel et de matériel encombre le studio et sont témoins de leurs efforts.



Albert Préjean

VOUS PARLE...

APRÈS le grand succès que fut *Les Nouveaux Messieurs*, Albert Préjean devait rester six mois sans tourner.

Le parlant venait de faire ses débuts à Paris ; si l'on s'en souvient, cette nouvelle invention apparaissait catastrophique aux anciens acteurs du muet, qu'on laissait de côté pour faire appel aux artistes de théâtre. Préjean, en fut victime, comme beaucoup de camarades.

Comme il fallait bien vivre, et que les machines agricoles n'avaient décidément plus aucun attrait pour lui, il eut une idée : faire du music-hall. Il eut la chance de débiter au Moulin-Rouge.

Ce ne fut qu'un cri :
— Un nouveau Maurice Chevalier !

Il ne le faisait pas exprès, mais il avait, de son célèbre devancier, la bonne humeur, la simplicité qui donnent les succès populaires. Les critiques le jugèrent bien un peu maladroit, mais ils étaient obligés de reconnaître la sympathie qu'il inspirait au public.

Après cela, quelqu'un eut assez de confiance en lui pour lui prêter un petit capital, avec lequel il tourna une sorte de sketch, dont il était à la fois le metteur en scène, le scénariste, et le principal interprète, avec Danièle Parola pour partenaire. Le film avait coûté 60.000 francs et avait demandé six jours de travail. Préjean le revendit tout de suite après 120.000 francs.

— Preuve, comme il dit, qu'on peut gagner de l'argent au cinéma quand on sait s'y prendre.

Là-dessus, il entend dire qu'on faisait des essais de parlant au studio Tobis ; il connaissait dans cette maison Mlle Lily Jumel, une monteuse. Il va la trouver ; elle lui confirme la chose et le présente à Carl Froehlich metteur en scène allemand, qui allait tourner « La nuit est à nous ».

On le convoque pour un essai ; en arrivant, il voit là une partie de la troupe de la Comédie Française et d'autres acteurs de théâtre ; ils jouaient, se renvoyaient les répliques de pièces qu'ils avaient l'habitude de jouer ensemble ; ils paraissaient tous très à leur aise... Préjean, lui, n'y était pas du tout et se disait :

— Si j'avais su, j'aurais appris n'importe quoi ! Une fable, par exemple ! On aurait pu me prévenir !

Son tour vint ; mais, conscient de son infériorité devant ces illustrations de la scène, il ne voulut pas passer :

— J'ai le temps, disait-il, je préfère tourner le dernier.

Pourtant, quand il n'y eut plus que lui à « essayer », il fallut bien se présenter devant le micro ; les autres artistes, curieux de voir comment ce jeune homme n'ayant jamais fait de théâtre allait se tirer de cette périlleuse épreuve, ne s'en allaient pas. Le pauvre Albert, pris d'un trac fou comme au moment de son essai dans les *Nouveaux Messieurs*, ne savait quoi dire.

— Dites-moi de vos scènes, lui ordonne Froehlich.

— Mais, je ne connais aucune scène, dit-il, navré. Je n'ai jamais fait de théâtre.

— Alors, dites n'importe quoi, mais parlez.

Préjean se souvint alors que, dans les films muets, on lui recommandait toujours :

— Surtout, ne parlez pas !

Les trois photos ci-contre sont extraites du film *La Crise est finie* où Albert Préjean et Danièle Darrieux tiennent les rôles principaux.

Car il avait une fâcheuse tendance à parler devant l'appareil ; et maintenant qu'on lui demandait de dire quelque chose, rien ne lui venait, c'était désespérant !

La veille au soir, il avait été voir le premier parlant sensationnel vu à Paris, le fameux *Broadway Melody*. Faute de mieux, il se met à faire l'éloge de ce film, et de la nouvelle invention.

— Le film parlant est vraiment merveilleux ; je n'aurais jamais cru qu'on pouvait arriver à un pareil résultat, etc...

De temps en temps, il se tournait vers le metteur en scène, qui lui faisait signe de continuer. Il entreprend de raconter l'intrigue de *Broadway Melody*, à sa façon, qui est plutôt fantaisiste, comme on sait. Arrivé au bout de son récit, il s'arrête.

— Allez toujours ! dit Froehlich.

Il entame le résumé du petit film qui précédait le grand.

— Allez ! Allez ! fait signe Froehlich.

Il passe au dessin animé, qu'il raconte avec verve. Il s'apprêtait à passer en revue les actualités quand le metteur en scène lui dit enfin de s'arrêter.

— On vous écrira ! ajoute-t-il.

Deux jours après, il reçoit une lettre de la Tobis qui le prie de passer au bureau. Comme l'essai, bien que fait au studio Tobis n'était pas pour cette maison, il est plutôt étonné. Il est reçu par le grand directeur, le Dr Henkel, qui lui déclare :

— Ne signez pas avec Froehlich ; nous avons entendu votre essai ; il nous plaît ; nous vous engageons pour un an.

Préjean, émerveillé par sa chance, signe des deux mains. Pendant plusieurs mois, il tourne des sketches, des petits films de première partie. La Tobis engage René Clair pour tourner son premier film parlant : *Sous les toits de Paris* ; on lui donne comme principal interprète l'étoile de la maison : Albert Préjean, qu'il accepte naturellement avec plaisir. Et c'est le triomphe foudroyant que l'on sait : *Sous les toits de Paris* fut classé dans un concours annuel le meilleur film du monde pour cette année-là ; la même chose était advenue aux *Nouveaux Messieurs* l'année précédente.

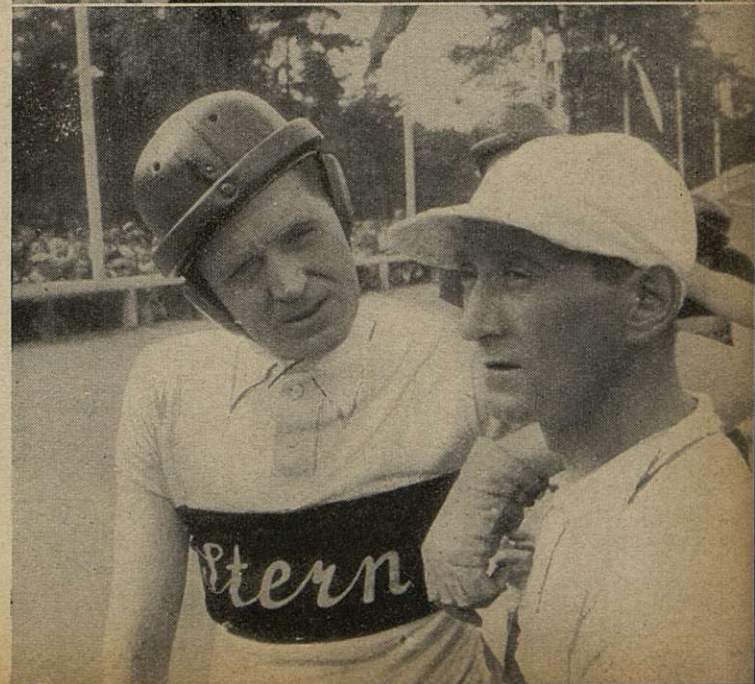
Il y a ceci de curieux : c'est qu'il tourna le premier film muet et le premier film parlant de René Clair.

Après cette brillante affaire, une fois de plus, il resta de longs mois sans rien faire, mais il commençait à avoir l'habitude, et à savoir qu'un succès est inévitablement suivi d'une période de guigne...

Enfin, il reçoit une lettre l'engageant à aller à Berlin pour tourner dans *Le Joker*, une histoire de détective. On le fit travailler d'arrache-pied ; il ne connaissait que son hôtel et le studio ; il en était abruti ! Il n'avait qu'une hâte : toucher son argent — ce qui n'était pas sûr ! — et rentrer en France.

Quelques jours avant la fin de son engagement, il voit entrer à l'hôtel un Monsieur considérable (Il jugeait l'importance des visiteurs par la profondeur du salut que leur faisait le portier). Devant celui-ci, le portier se mettait presque à plat ventre ; c'était le directeur général des salles de la U.F.A. Par l'entremise d'un interprète, les deux hommes entrent en contact :

De haut en bas : Albert Préjean dans *La Crise est finie*, puis sous le costume national dans les rues de Tunis et enfin dans une scène des *Rivaux de la piste*.



- Je voudrais, lui dit ce Monsieur, que vous chantiez ici, à Berlin, dans les salles de la U.F.A.
- En français ? s'effare Préjean.
- Oui, en français, comme vous faisiez à Paris.
- Cela ne me semble pas très indiqué, étant donnée la tension diplomatique entre nos deux pays.
- Pour faciliter les choses, on va sortir en même temps votre film *Sous les toits de Paris*.
- En français aussi ?
- Mais oui !

Préjean n'en revenait pas ; il réfléchit un instant :

- Décidément non, dit-il enfin, je ne tiens pas à recevoir des petits bancs ou des tomates.

Le magnat s'en va, navré.

Deux ou trois jours plus tard, il reçoit une lettre de la Tobis lui demandant d'assister à la première à Berlin de *Sous les toits de Paris*. Impossible de refuser. Il y va en tremblant... et file au milieu du spectacle, tant il y avait de chahut dans la salle. Le lendemain, il lit avec stupéfaction sur les journaux locaux que René Clair est le plus grand metteur en scène français, et Préjean le plus grand acteur. Alors, le chahut ? Il sut plus tard qu'il avait été provoqué par un incident n'ayant aucun rapport avec le film.

Aussitôt, il voit revenir le grand directeur des salles de la U.F.A. qui lui renouvelle sa proposition.

— C'est une question d'argent, lui dit cet homme considérable. Dites-moi votre prix.

Préjean, qui n'était toujours pas très rassuré, et qui voulait se débarrasser du gêneur, lui annonce un prix fantastique : mille marks par représentation.

— Vous les aurez !

— Payés d'avance ? demande Préjean, qui a juré de ne pas faire l'affaire, et veut lasser son interlocuteur par des exigences saugrenues.

— Payés d'avance !

— Et vous mettez sur le contrat que j'ai le droit de le rompre et de m'en aller en cas de manifestations dans la salle ?

— Entendu !

Ainsi pris à son propre piège, Préjean dut signer le contrat et ne le regretta pas ; partout, il reçut l'accueil le plus chaleureux et le plus cordial, et fit une tournée charmante à travers l'Allemagne.

Alors qu'il s'appretait à revenir en France, Pabst l'engage pour son *Opéra de quatre sous*. Nouveau succès. Et nouvelle tournée de chant, à travers toute l'Europe orientale, Autriche, Roumanie, Turquie, etc., excepté la Russie. A Berlin, en même temps qu'il tournait, il faisait six tours de chant par jour !

Il connaissait la gloire dans toute son horreur ; on lui demandait les choses les plus extravagantes : par exemple, en Roumanie, on lui fit présider un concours de beauté. Mais il fit, comme il dit, « un foin de tous les diables » parce que le concours était truqué, et la lauréate désignée d'avance ; et, si ce n'était pas tout à fait la plus vilaine, elle était néanmoins loin d'être la plus jolie.

Une autre fois, à Budapest, on lui demande de faire une conférence sur l'amour au Conservatoire de la ville ! Il ne connaissait pas un mot de hongrois ! Néanmoins, on le reçoit solennellement, et on le prie de parler. Alors, usant d'un langage que tout le monde devait comprendre, il dessina au tableau noir un grand cœur, et écrivit au milieu : « J'aime ». Les auditeurs se montrèrent enchantés de la « conférence ».

A Paris, un grand journal lui demanda de chanter dans la rue au profit d'une caisse de bienfaisance ; c'était pendant les fêtes du centenaire de Belleville, le 30 avril 1933. Il y avait tellement de monde pour l'entendre que la rue de Belleville en demeura embouteillée pendant plusieurs heures.

Mais nous anticipons un peu...

Il était encore une fois à Berlin, on lui proposa un engagement d'un an pour l'Amérique. On lui offrait un contrat très avantageux. Il avait déjà accepté, mais pas encore signé, quand Adolphe Osso arriva à Berlin.

A Paris, Préjean avait été en pourparlers avec lui, mais il n'avait jamais pu signer un contrat, malgré des visites répétées ; là-bas, M. Osso, enfin, lui propose un engagement.

— Je vais signer pour l'Amérique, objecte Préjean.

— Mais nous avons des pourparlers antérieurs. Je vous fais les mêmes conditions si vous voulez rester en France.

Préjean qui, chose bizarre, ne tient pas du tout à aller à Hollywood, accepta aussitôt.

Il tourna ainsi : *Un soir de rafle*, *Le chant du marin*, *Fils d'Amérique*, *Les Bleus du Ciel*.

Il avait, chez Osso, un contrat « au poids » ; tous les quinze jours, il devait venir au bureau, passer sur une bascule ; il annonçait triomphalement : 68 kilogs !

S'il avait descendu ou monté de quelques kilogs, son contrat eut été rompu d'autorité. M. Osso, qui commençait à avoir de sérieuses difficultés financières, aurait bien voulu se débarrasser ainsi d'un pensionnaire qui lui coûtait cher ; mais Préjean se maintenait soigneusement dans les limites imposées...

D'autres contrats l'obligent à prendre mille précautions pour ne rien se casser ; car, par un retournement bien amusant des choses, lui qui se fit un nom à l'écran en accomplissant les plus folles acrobaties, ne doit plus aujourd'hui faire le moindre exercice dangereux. Dès qu'il bouge, on l'arrête :

— Ah ! Non, vous allez attraper une entorse ! Restez tranquille !

Il s'était acheté un beau petit avion de tourisme ; on l'a obligé à le revendre : défendu par contrat de piloter un avion !

Pourtant, à Berlin, dans *Les Rivaux de la Piste*, il dut courir en vélo derrière moto. Il s'était entraîné avec son copain Linart qui, un jour, lui avait fait un pari :

— Je suis sûr que je te gagne, sur vingt tours de piste, en te rendant cinq tours, au Parc des Princes !

Linart perdit, et d'assez loin. Préjean est assez fier de cet exploit...

Il aime tous les sports, comme nous l'avons dit au début ; et, dans ses rares moments perdus, il les pratique tous avec intensité : billard, sky, patins à roulettes, vélo, auto (mais il est très prudent, contrairement à ce qu'on pourrait supposer), belotte, natation, canot, pêche à la ligne, etc.

Et nous voici arrivés « aux temps modernes », comme il dit.

Il a tourné récemment dans *La Crise est finie*, sous la direction de Robert Siodmak, un rôle de pianiste, boute-en-train d'une troupe de pauvres comédiens.

Il va tourner *Dédé*, une adaptation de la fameuse pièce dans laquelle triompha Maurice Chevalier. Est-ce un hasard ? Il rejoint ainsi ses débuts, quand le public et la critique voyaient en lui un nouveau « Maurice ». Le rapprochement sera curieux à faire entre la pièce et le film, et surtout entre les deux interprètes.

(Voir suite page 14.)

ÉCHOS D'ICI ET D'AILLEURS...

MAE WEST ET MUSSOLINI.

« Evidemment, cela tombe sous le sens, il sait bien qu'une femme ne peut être heureuse en ne mangeant que des toasts. »

Tels sont les commentaires par lesquels Mae West a accueilli la nouvelle lui apprenant que Benito Mussolini avait adopté la " ligne " de Mae West comme modèle pour les femmes italiennes. Pour justifier son choix, Mussolini a déclaré que la maigreur était une forme de la laideur.

LE PRINCE DE MINUIT

C'est au studio Pathé-Nathan de Joinville que René Guissart réalise actuellement cette opérette. La presse cinématographique était conviée l'autre jour à prendre un cocktail avec les interprètes du film et c'est ainsi que nous eûmes l'occasion de rencontrer Henry Garat que nous avions rarement vu si plein d'entrain et de verve. A le voir travailler avec un tel enthousiasme, on ne peut douter de la réussite de cette production qu'il interprète avec Monique Rolland, plus blonde et plus jolie que jamais, Edith Mera, que l'on reverra avec un vif plaisir sur l'écran, Catherine Fontenay, Jeanne Fusier-Gir, Pizani, Juvenet, Palau, Jean Gobet, Poncet et le gros Pauley dans toute son immense splendeur.

Notons en passant que les producteurs de ce film n'ont fait appel exclusivement qu'à des artistes et à des techniciens français.

LA SEMAINE DU CINÉMA

Nous avons dit la semaine dernière le vif succès remporté par notre exposition rétrospective de photos allant de 1920 à 1934 et englobant des films comme *Le Cabinet du Dr Caligari*, *Le Gosse*, *La Roue*, *La Ligne générale d'Eisenstein*, *L'Opéra de quat' sous*, *Thérèse Raquin*, *Je suis un évadé*, etc...

Ciné-Magazine a largement contribué, d'autre part, à la réussite de la soirée de gala organisée dans les Portiques à l'occasion de cette semaine du cinéma. Toutes les vedettes les plus populaires de l'écran s'étaient donnés rendez-vous ce soir-là aux Portiques.

Gina Manès qui, comme on le sait, revient du Maroc, après avoir parlé devant le micro, est venue dans notre stand, où assise devant une petite table, elle a commencé à signer quelques photos. Elle ne savait pas, la malheureuse, ce qui l'attendait. Modeste et simple par nature, elle ne croyait pas avoir tant d'admirateurs ; mais force lui fut de reconnaître sa popularité quand pendant plus de deux heures, sans arrêt, elle vit défiler devant elle des centaines de personnes en quête d'autographes.

Cette manifestation de bienfaisance ne nous a laissé qu'un regret, celui de n'avoir duré que huit jours.

DERNIÈRE HEURE

— C'est en Angleterre que Marcel L'Herbier tournera *Les Hommes nouveaux*, dont voici la distribution : Harry Baur, Jean Galland, Georges Grossmith, Maxudian et Nane Germon.

— Le fameux roman d'Hector Malo, *Sans Famille*, va être porté à l'écran par Marc Allégret et sera interprété par Robert Lynen, Vanni Marcoux, Aimé Clariond et Dorville.

— On va prochainement donner le premier tour de manivelle d'*Ave Maria*, avec Jenny Tourel de l'Opéra-Comique.

— On prépare la réalisation de *Le Dilemme*, que doivent interpréter Charles Vanel, André Burgère, Lyne Clevers, Betty Stockfeld, Charles Grandval, Maupi, Jacqueline Made et Madeleine Guitty.

— Voici la distribution complète du



Assis : Jean Wall et Gaby Morlay, debout : Claude Dauphin, dans une scène de *Nous ne sommes plus des enfants*. Le décor est une reconstitution fidèle du bar du Café de la Paix en 1914

dernier film de Milton, *Famille nombreuse* : Jeanne Boitel, Janine Borelli, André Dubosq, Rivers Cadet, Paul Velsa, Rachel Devirys, Sinoël, Le Vigan, etc...

— Pierre Weill vient de terminer les prises de vues de *Byrrh cass' gagnant*, qu'interprètent Raymond Cordy, Nane Germon, Moussia, Raymond Galle et Raymond Blot.

— Marco de Gastyne tournerait une version parlante de *Carmen*.

— Jean de Limur, doit tourner un film qui s'appellerait *L'Auberge du petit dragon*.

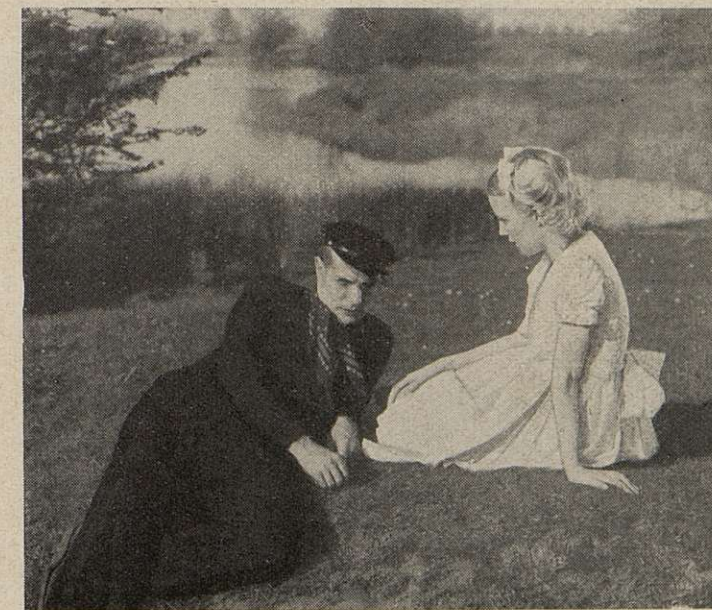
— Duvallès, Pierre Stephen, Edmond Roze, Jeanne Cheirel, Jacqueline Made

et Jeanne Fusier-Gir seront les principaux interprètes du *Compartiment des dames seules* que réalisera M. Tzipine.

— La fameuse opérette de Willemetz et Christiné, *Dédé*, serait bientôt portée à l'écran par les soins de René Guissart avec Albert Préjean.

— Le metteur en scène Julien Duviol doit repartir au Canada ces jours-ci pour y tourner les scènes d'été de *Maria Chapdelaine*.

— Roger Richebé tourne actuellement *Minuit, place Pigalle*, de Maurice Dekobra. Rappelons que ce film est interprété par Raimu, Roger Tréville, Vattier, Paul Faivre, Charles Redgie, Robert Ozanne, Lyne Clevers, Colette Darfeuil, etc...



Pierre Richard Willm et Madeleine Ozeray, les deux principaux interprètes de *La Maison dans la Dune* dont les extérieurs furent tournés dans le nord de la France

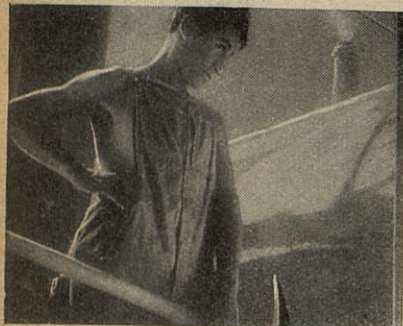
LES FILMS DE LA SEMAINE



Albert Préjean et Marie Glory.



Katharine Hepburn.



Une scène du film d'Eisenstein.

PAQUEBOT TENACITY

Interprété par Albert Préjean, Marie Glory, Hubert Prélier, Pierre Laurel et Mady Berry.

Réalisation de Julien Duvivier

Deux typographes chômeurs, pris par le goût du voyage, veulent partir au Canada et arrivent au Havre. Le bateau sur lequel ils se sont embarqués subit une panne de dernière heure et son départ est retardé de plusieurs jours. Les deux hommes retournent à terre et descendent dans une auberge où la petite Thérèse est servante. Segard et Bastien (c'est le nom des deux « typos ») s'éprennent d'elle ; le premier, garçon timide ne sait pas profiter des occasions et n'ose avouer son amour très sincère, le deuxième, audacieux, « affranchi », ne considère Thérèse que comme une

amourette passagère. Et finalement, c'est Bastien qui restera à terre avec Thérèse et Segard qui partira en Amérique.

On sait que ce film est tiré d'une pièce à succès de Charles Vildrac ; le film de Duvivier, qui y a ajouté de nombreuses scènes, n'égale pourtant pas la sincérité de l'original. L'œuvre cinématographique est le résultat d'un travail très appliqué, excessivement soigné, plein même de recherches et auquel on ne peut pas ne pas s'intéresser ; les photos sont toutes remarquables et l'interprétation excellente. Albert Préjean a cette simplicité et cette aisance qu'on lui connaît ; Hubert Prélier est très bien et Marie Glory a la gentillesse et le côté effacé du rôle de Thérèse. Les autres auteurs sont corrects.

MORNING GLORY

Interprété par Katherine Hepburn, Adolphe Manjou, et Douglas Fairbank jr.

Réalisation de Lowell Sherman

Une petite provinciale, entichée de théâtre, arrive à New-York, et réussit à force de ruses, à décrocher un rôle qui ne lui permet pourtant pas d'affirmer son talent. C'est alors la misère, presque la déchéance, quand un beau jour, invitée grâce à un ami de rencontre, elle trouve, au cours d'une soirée, l'occasion de se manifester en remplaçant au pied levé une vedette défaillante. C'est ainsi qu'après avoir connu une aventure

dégradante, l'auteur Sheridan qui l'aime et veille sur elle, lui donne un rôle dans une pièce. Bien entendu, la jeune débutante remporte un triomphe et la voilà désormais célèbre. Ce scénario est sans grand intérêt si ce n'est qu'il permet d'apprécier les dons multiples et illimités d'une très grande comédienne : Katherine Hepburn. Le film mis en scène sans grande envergure ni originalité, n'est d'ailleurs supportable que par son interprétation qui groupe autour de cette incomparable artiste, les noms d'Adolphe Manjou, comme à son habitude très à l'aise, et Douglas Fairbanks jr., fin, sensible et charmeur.

TONNERRE SUR LE MEXIQUE

Réalisation de S. M. Eisenstein

Il y a bientôt deux ans, le film appelé *Thunder over Mexico* pouvait à juste titre être considéré comme le chef d'œuvre du fameux metteur en scène russe ; il avait alors environ 18.000 mètres ; aujourd'hui la projection dure exactement 1 h. 10, ce qui donne un métrage de moins de 2.000 mètres ; on se doute qu'ainsi le film n'a plus l'esprit, le caractère d'universalité des œuvres d'Eisenstein. Néanmoins, tel quel, il faut le voir ; on peut y admirer la photo la plus parlante qu'il nous ait été donné de goûter dans un film ; toutes les images sont d'une beauté sans pareille ; l'éclairage est parfait, le cadrage remarquable, les angles de prises de vues plus originaux les uns que les autres. Voici, en deux mots, l'histoire telle qu'elle subsiste

dans la version qu'on nous projette : Un jeune Mexicain doit épouser une Mexicaine, mais pour cela il doit demander une autorisation à son maître ; tous deux se rendent chez lui ; la fiancée seule à le droit de pénétrer chez celui-ci et à l'intérieur de la propriété, un invité du maître abuse de la jeune fille ; le fiancé l'apprend et veut demander justice ; on le chasse et on jette la fille en prison ; furieux le mexicain avec quelques-uns des siens, se révolte mais, capturés, ils sont condamnés au supplice des chevaux : on les enterre jusqu'au cou et des chevaux galopent et piétinent le crâne des suppliciés. Cet acte odieux provoque un soulèvement général de tout le pays et apporte la délivrance.

Georges COHEN

ALBERT PRÉJEAN VOUS PARLE (Suite de la page 12.)

Maintenant que Préjean gagne largement sa vie, il a pu satisfaire à ses goûts pour l'originalité. Son appartement est un peu effarant : il affecte les allures d'une prison. A la porte, une fermeture impressionnante et mystérieuse, dont je n'ai pas encore pu trouver le mécanisme. Et, tout de suite, on se trouve dans un couloir monacal, sur lequel s'ouvrent des cellules... Lesquelles sont d'ailleurs certainement plus confortables que celles de Fresnes (que je n'ai pas l'honneur de connaître).

Dans le salon, il y a d'étranges tableaux en étoffe tendue, qui font, du reste, un joli effet. Et tout est à l'avenant, y compris le maître de la maison, qui ne peut tenir en place une minute, et prend les poses les plus inattendues, tandis que je l'interviewe : il s'assoit en tailleur sur un fauteuil, en bondit pour s'asseoir par terre... Si je le connaissais moins, je le croirais « un peu piqué ». Mais je sais seulement qu'il exprime ainsi sa merveilleuse joie de vivre, son activité débordante, sa gaieté, toutes qualités qui lui ont valu ses plus beaux succès. Préjean, c'est un perpétuel dynamisme, un feu d'artifice de plaisanteries en langage de Paris, sans façons ; et c'est aussi le meilleur cœur de la terre. Il a beaucoup contribué à lancer quelques-uns de ses anciens camarades, de ses anciens partenaires, dont peu lui en savent gré, d'ailleurs !

Préjean, c'est le gamin de Paris toujours gouailleur, que la gloire amuse plutôt qu'elle ne l'éblouit ; il se montre si « nature » dans tous ses rôles, et dans toutes ses chansons, qu'il emporte son atmosphère natale à la semelle de ses souliers, et qu'il contribue à faire un peu mieux connaître, à travers le monde, le vrai visage du Parigot trop souvent calomnié.

Henriette JANNE.

COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographiques

Celle que j'admire. — Je suis sûr que sa vie va en être bouleversée et j'éprouve certains scrupules à vous donner son adresse ; enfin, voici : 21, rue des Tourelles, à Boulogne-sur-Seine. Et si votre admiration ne l'a pas rendue folle de joie et de fierté, je suis sûr que Gaby Marlay vous répondra sur le champ.

C. TA. C. — Bravo, ma chère ; la baleine n'eût pas mieux dit. Fay Wray et Katharine Hepburn, c/o studios R.K.O. Radio Pictures, 750 N. Gower Street, à Hollywood. George Raft, aux studios Paramount, 5451, Marathon street à Hollywood et Vera Korène, 27, rue Jasmin, à Paris. Je suppose que Marcelle Chantal répond aux demandes de photos, mais je tiens à vous informer que le service photographies d'artistes de Ciné-Magazine en tient une très belle à votre disposition pour la somme de 3 francs. Au théâtre des Nouveautés, l'entrée des artistes se fait par la Cité Bergère. J'aime Edith Méra, mais je pense que les rôles qu'on lui donne lui conviennent assez bien. En fait de réponse, j'ai l'impression que "c'est assez tassé", hein !

Ramon que j'adore. — Ramon ; que vous adorez, a complètement terminé ses tournées en Amérique du Sud ; d'après les renseignements que j'ai pu avoir, il est tout à fait inexact qu'il ait l'intention d'épouser Myrna Rey, sa partenaire dans *Le chant du Nil*.

Mi amor : Ramon. — Merci pour les renseignements : 1° La question consiste à demander la couleur des cheveux d'un ou plusieurs artistes, cela ne fait donc qu'une question. 2° J'ai beaucoup aimé Ramon Novarro dans *The cat and the fiddle*, mais Jeanette MacDonald m'a beaucoup moins plu, de même que je trouve le couple pas du tout assorti.

Mon idole : Pierre. — S'il est quel qu'un qui a tort, c'est bien celle de vos amies qui n'ose pas m'écrire ; ai-je la réputation de couper en morceaux mes correspondantes ? (je n'ai pourtant pas de barbe). Je suis désolé d'avoir amené la discorde entre vous et Monique. Allibert demeure, 77, rue Boileau, à Paris

(16°). 2° Nous avons fait paraître de nombreux articles sur Pierre Blanchard et notre premier numéro hebdomadaire (daté du 19 avril 1934) contenait un article signé de lui où il donnait des conseils à ceux qui veulent faire du cinéma. 3° Quant à sa vie, sachez qu'il est aimable, simple, et très bon père de famille ; mais patientez un peu, Ciné-Magazine ne tardera pas à publier une histoire de sa vie.

Dames-au-lac... tableau idyllique. — Vous, au moins, vous savez tirer profit de tout. Dès la rentrée, Ciné-Magazine organisera un concours auquel pourront participer les habitants du "trou" le plus éloigné, serait-il en Vendée. 1° Entièrement de votre avis en ce qui concerne Victor Boucher. 2° Jacqueline Made a 24 ans, son adresse : 8 bis, avenue de Gravelle, à Charenton. Elle n'a en effet rien tourné ces derniers temps, mais on annonce qu'elle a été engagée pour tenir un rôle dans *Le dilemme* avec Charles Vanel, et *Le compartiment des dames seules* avec Duvalès. 3° George Raft n'a pas la beauté classique d'un Rudolph Valentino, mais, c'est dans le regard, l'expression et dans la façon de jouer qu'il se rapproche de l'illustre Valentino.

Lilian II. — Déjà ! Il est question que Henry Garat et Lilian Harvey tournent ensemble dans un film appelé *Musique dans l'air*, mais rien n'est encore sûr. Jean Pierre Aumont, habite, 175, boul. Malesherbes et Annabella, 20, rue Nungesser et Coli. Trois questions ? Mais, ma chère, vous n'avez fait que la moitié de votre devoir.

Lovely Peter. — J'ai beaucoup apprécié, dans votre lettre, ce passage : "Je ne suis pas méchante, ni jalouse, du moins en ce qui concerne Pierre Blanchard"... Pierre Blanchard n'a en vue rien de définitif et je pense qu'il va en profiter pour prendre des vacances. Il porte son vrai nom et mesure 1 m. 72. Le super-ange n'est pas encore lassé.

Un cinéaste cinéophile. — Et qui plus est, il est fidèle. 1° Outre Maurice Chevalier et Claudette Colbert, voici les interprètes de *La grande mare* : Henri Mortimer, Maud Allen, William Williams et A. Corday. 2° Dans *Cavalcade*, l'interprète du rôle de la danseuse était tenu par Ursula Jeans et celui de la vieille bonne, par Beryl Marker. 3° Je n'ai pas encore pu avoir les renseignements en ce qui concerne le film : *Mirage de Buenos-Ayres*.

Haydée. — Ne vous gênez pas ; écrivez à Constant Rémy en lui demandant gentiment une photo dédicacée, je suis sûr qu'il s'exécutera avec bonne grâce. Voici son adresse : 72, boulevard

Pereire, Paris (17°). Vous êtes complètement dans l'erreur en ce qui concerne Denise Lorys qui est morte il y a quelques années. Quant à Maurice Rémy, il n'y a aucun lien de parenté entre lui et Constant Rémy.



MACHINES PARLANTES
ET
DISQUES

ULTRAPHONE



SANS PASSEPORT
DANS LES DEUX SENS
pour les sujets français et britanniques
AVEC LES
BILLETS DIRECTS DE FIN DE SEMAINE
valables du VENDREDI au MARDI inclus

— PRIX DES BILLETS —

PAR BOULOGNE-FOLKESTONE ou CALAIS-DOUVRES
3^{ème} cl. 236,25 — 2^{ème} cl. 317,75 — 1^{ère} cl. 440,50

PAR BOULOGNE-FOLKESTONE
3^{ème} cl. 220 — 2^{ème} cl. 296,50 — 1^{ère} cl. 412,75

REDUCTIONS POUR LES ENFANTS DE 4 à 10 ans

RENSEIGNEMENTS : GARE DE PARIS-NORD, AUX
CHEMINS DE FER BRITANNIQUES, 12 Bd de la Madeleine,
ET PRINCIPALES AGENCES DE VOYAGES.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 6 au 12 juillet 1934
Sauf les samedi, dimanche et jours de fête

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOUPER



PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 6 au 12 Juillet 1934

Les salles précédées du signe O donnent un spectacle permanent.
Les salles précédées du signe ■ acceptent nos billets à tarif réduit.

1^{er} ARRONDISSEMENT

O STUDIO UNIVERSEL, 31 av. opéra.
Les nuits de Broadway.

2^e

O CINEAC, 5, bd des Italiens.
Actualités, Dessins animés.
O CINE-OPERA, 32, av. de l'Opéra.
Morning glory.
O CINEPHONE, 6, bd des Italiens.
Actualités, Dessins animés.
O CORSO-OPERA, 27, bd des Italiens.
Mata-Hari.
O CAUMONT-THEATRE, 7, b. Poisson.
O IMPERIAL-PATHE, 29, Bd Italiens.
Le Grand Jeu.
LES MIRACLES, 100, rue Réaumur.
Un cœur... deux poings.
O MARIVAUX-PATHE, 15, bd Italiens.
Le scandale.
OMNIA-PATHE, 5, bd Montmartre.
Actualités du jour.
O PARISIENNA, 27, bd Poissonnière.
O REX, 1 boulevard Poissonnière.
VIVIER, 49, rue Vivienne.

3^e

BERENGER, 49, rue de Bretagne.
O KINERAMA, 37, bd Saint-Martin.
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple.
Toi que j'adore.
PALAIS DES ARTS, 325, r. St-Martin.
1^{er} étage :
■ PALAIS DES FETES, 8, r. aux Ours.
Rez-de-chaussée : Clefs du Paradis.
1^{er} étage : Ravisseurs.
SECRETAN PALACE
La voix du désert. La Margoton du Bataillon.

4^e

O CYRANO, 40, boulevard Sébastopol.
HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple.
SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine.
Une femme moderne. Serpent Mamba.

5^e

CLUNY, 60, rue des Ecoles.
CLUNY-PALACE, 71, bd Saint-Germain.
Tout pour l'Amour. Dernière nuit.
■ MESANGE, 3, rue d'Arras.
Buffalo Bill. Ce que femme rêve.
MONCE, 34, rue Monge.
Mon chapeau. Jennie Gerhardt.
PANTHEON, 13, rue Victor-Cousin.
Bottoms up. Tonnerre sur le Mexique.
SAINT-MICHEL, 7, pl. Saint-Michel.
Toi que j'adore.
URSULINES, 10, rue des Ursulines.
Conquerors.

6^e

BONAPARTE, 76, rue Bonaparte.
Hypnose. Diplomaniacs.
■ DANTON, 99, bd St-Germain.
Le Monde change.
PARNASSE-STUDIO, 11, r. J.-Chaplain.
Jeunesse bouleversée.
RASPAIL, 91, boulevard Raspail.
Serpent Namba.
REGINA-AUBERT, 155, r. de Rennes.
Le long des quais.

7^e

CINE-MAGIC, 22, 28, av. M.-Picquet.
A l'affût du danger. Trois balles dans la peau.
Cd CINEMA AUBERT, 55, av. Roquet.
Une femme moderne. Serpent Mamba.
LA PAGODE, 59 bis, r. de Babylone.
Les sans-soucis.
RECAMIER, 3, rue Recamier.
Trois balles dans la peau.
SEVRES, 80 bis, rue de Sevres.
Les 2 canards. Princesse Nadia.
STUDIO MAGIC-CITY, 178, r. Univers.

8^e

CINEMA CH.-ELYS., 188 av. Ch.-Elys.
La Croisière Jaune.
CLUB D'ARTOIS, 45, rue d'Artois.
Le Maître du crime.
COLISEE, 38, av. Champs-Élysées.
Lac-aux-Dames.

ELYSEE-CAUMONT, 79, av. Ch.-Elysé.
Princesse par intérim.
ERMITAGE (Club des Ursulines).
New-York-Miami.
LORD-BYRON, 122, av. Ch.-Elysées.
Looking for trouble.
O MADELEINE, 14, b. de la Madeleine.
Compagnons de la Noubia.
MARBEUF, 32, rue Marbeuf.
The cat and the fiddle.
O MARIGNAN-PATHE, 27, av. Ch.-Elys.
Parnebot Tenacity.
O PEPINIERE, 9, rue de la Pépinière.
■ STUDIO DIAMANT, pl. St-Augustin.
Clôture annuelle.
WASHINGTON-PALACE, 14, r. Magellan.
Aggie Appleby.

9^e

AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes.
Hypnose et Diplomaniacs.
AMERICAN-CINEMA, 23, bd de Clichy.
O APOLLO, 20, rue de Clichy.
Sa douce maison. La folle semaine.
ARTISTIC, 61, rue de Douai.
Une femme moderne. Serpent Mamba.
O AUBERT-PALACE, 24, bd Italiens.
Le Congrès s'amuse.
O CAMEO, 32, bd des Italiens.
Man's castle.
O CINE-ACTUALITES, 15, Fg-Montm.
Actualités. Dessins animés.
O CINE-PARIS-MIDI, gare St-Lazare.
Actualités. Dessins animés.
DELTA, 17, bd Rochechouart.
EDOUARD-VII, 10, rue Edouard-VII.
Little women.
CAITE ROCHECHOUART.
LE LAFAYETTE, 9, rue Buffault.
O MAX LINDER-PATHE, bd Poisson.
O OLYMPIA, 28, bd des Capucines.
Retour de raffles.
O PARAMOUNT, 2, bd des Capucines.
Mauvaise graine.
ROCHECHOUART-PATHE, 66, r. Roch.
Pêcheur d'Islande.
■ ROXY, 65 bis rue Rochechouart.
La guerre des vases. Il a été perdu une mariée.
STUDIO CAUMARTIN, 25, r. Caumart.
Deux cœurs, une valse.
O THEATRE COMEDIA, 47, bd Clichy.

10^e

O BOULVARDIA, 42, bd. B.-Nouvelle.
O CARILLON, 30, bd Bonne-Nouvelle.
O CHATEAU-D'EAU, 61, r. Chât-d'Eau.
Ravisseurs.
O CRYSTAL-PALACE, 9, r. la Fidélité.
Je te confie ma femme.
O ELORADO, 4, bd de Strasbourg.
La fille du régiment. Clefs du Paradis.
EXCELSIOR-PATHE, 23, r. E.-Varlin.
Pêcheur d'Islande.
FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. Bondy.
LE GLOBE, 17, Fg Saint-Martin.
LOUXOR, 170, boulevard Magenta.
Pêcheur d'Islande.
PALAIS DES GLACES, 37, Fg Temple.
Trois balles dans la peau.
O PARIS-CINE, 17, bd de Strasbourg.
■ PARMENTIER, 156, av. Parmentier.
O PATHE-JOURNAL, 6 bd Saint-Denis.
Actualités. Dessins animés.
O SAINT-DENIS, 8, bd Bonne-Nouvelle.
Gitane.
TEMPLE-SELECTION, 77, Fg Temple.
TIVOLI, 14, rue de la Douane.
Une femme moderne. Serpent Mamba.

11^e

ARTISTIC-CINEMA, 45 bis, r. R.-Lenoir.
Révolte au Zoo. Sherlock Holmes.
BASTILLE-PALACE, 4, bd R.-Lenoir.
Le chant du Marin. Le vaisseau sans port.
BA-TA-CLAN, 50, bd Voltaire.
Orages. Le coq du régiment.
CASINO NATION, 2 bis, av. Tailleb.
L'homme mystérieux.

CINE-MAGIC, 72, rue de Charonne.
O CINE-PARIS-SOIR, 5, av. République.
Actualités. Dessins animés.
EXCELSIOR, 105, av. la République.
IMPERATOR, 113, rue Oberkampf.
LE ROYAL, 94, avenue Ledru-Rollin.
PALERMO-CINEMA, 101, bd Charonne.
SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.
TEMPLIA, 18, faubourg du Temple.
VOLTAIRE-AUBERT-PALACE, r. Roq.
Le long des quais.

12^e

DAUMESNIL-PALACE, 216, av. Daum.
LYON-PATHE, 12, rue de Lyon.
Pêcheur d'Islande.
NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin.
RAMBOUILLET, 12, r. de Rambouillet.
Le chasseur de chez Maxim's. Nos-talgie viennoise.
REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly.
Son autre amour.
TAINIE-PALACE, 14, rue Taine.

13^e

CINEMA DES BOSQUETS, 60, Donrémy.
CINEMA DES FAMILLES, 141, Tolbiac.
Le chemin du Paradis.
EDEN des Gobelins, 57, av. Gobelins.
Surprises du sleeping. Le long des quais.
ITALIE, 174, avenue d'Italie.
■ JEANNE D'ARC, 45, bd St-Marcel.
Son autre amour.
■ PALACE D'ITALIE, 190, av. Choisy.
Son autre amour.
PALAIS des Gobelins.
SAINT-MARCEL, 67, bd St-Marcel.
Pêcheur d'Islande.

14^e

CASINO MONT-PARNASSE, 35, r. Gaité.
Dernière nuit. Chantier de Séville.
CINEMA DENFERT, 24, pl. D.-Rocher.
O DELAMBRE-CINEMA, 11, r. Delamb.
Chercheuses d'or. Vera Holq et ses filles (vers. or.) s.-t. français.
CAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Le serpent Mamba.
MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONT-PARNASSE, 3, rue d'Odessa.
Trois balles dans la peau.
MONTROUGE, 73, avenue d'Orléans.
Une femme moderne. Serpent Mamba.
OLYMPIC, 10, rue Boyer-Barret.
ORLEANS-PALACE, 100-102 b. Jourd.
PATHE-ORLEANS, 97, av. d'Orléans.
Trois balles dans la peau.
PERNETY-PALACE, 46, rue Pernet.
RASPAIL-216, 216, boulevard Raspail.
Tessa.
SPLENDIDE, 3, rue La Rochelle.
Le long des quais.
TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans.
Confits. Serpent Mamba.
UNIVERS, 42, rue d'Alésia.

15^e

■ CASINO GRENELLE, 86, a. E.-Zola.
CINE CAMBRONNE, 100, r. Lecourbe.
CINE FALGUIERE, 12, r. A.-Moisant.
Clôture annuelle.
CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier.
Une femme moderne. Serpent Mamba.
FOLIES-JAVEL, 109 bis, r. St-Charles.
Azais.
GILBERT, 115, rue de Vaugirard.
Le coffret de laque. Coups de roulis.
GRENELLE-PATHE, 122, r. du Théâtre.
Le simoun.
GRENELLE-PALACE-AUBERT, a. E.-Z.
Le long des quais.
LECOURBE-PATHE, 115, r. Lecourbe.
Trois balles dans la peau.
MACIQUE, 204-206, r. la Convention.
Le serpent Mamba.
NOUVEAU THEATRE, 273, r. Vaugir.
PALAIS-CROIX-NIVERT, 55, r. C.-Niv.
ST-CHARLES-PATHE, 72, r. St-Charles.
Trois balles dans la peau.

SPLENDIDE-CINEMA, av. M.-Picquet.
■ VARIETES-CINEMA, 17, r. C.-Nivert.
On a volé un homme. Violettes impériales.

16^e

ALEXANDRA, 12, rue Czernoviz.
AUTEUIL-BON-CINEMA, 40, r. Fontain.
■ GRAND-ROYAL, 83, av. Gde-Armée.
EXCELSIOR-CINEMA, 14, bd Exelmans.
Tout pour l'Amour. Têtes Brûlées.
MOZART-PATHE, 51, rue d'Auteuil.
Le mari garçon.
PALLADIUM, 83, r. Chard-Lagache.
Porte St-CLOUD-PALACE, 17, r. Gudin.
RECENT, 22, rue de Passy.
THEATRE RANELACH, 5, r. Vignes.
VICTOR-HUGO-PATHE, 65, St-Didier.
Lillom.
PASSY, 95, rue de Passy.
Paris-Deauville. Jennie Gerhardt.

17^e

BATIGNOLLES-CINEMA, 59, Condam.
CHANTECLER, 76, avenue de Clichy.
CLICHY-LEGENDRE, 128, r. Legendre.
CLICHY-PALACE, 49, av. Clichy.
Conquerors. Chansons de Paris.
COURCELLES, 118, r. de Courcelles.
Sweepings.
DEMOURS, 7, rue Demours.
J'étais une espionne.
EMPIRE, 41, avenue Wagram.
Clôture annuelle.
GLOIA-PALACE, 106, av. de Clichy.
LE CARDINET, 112 bis, r. Cardinet.
LUTETIA-PATHE, 31, av. de Wagram.
La 40 chevaux du Roi.
MAILLOT, 74, av. Grande-Armée.
La grande muraille.
PRINTANIA, 32, rue Brochant.
ROYAL-MONCEAU, 40, rue de Lévis.
O ROYAL-PATHE, 37, av. de Wagram.
L'épervier. La chanson d'une nuit.
STUDIO DE L'ETOILE, 14, r. Troyon.
Symphonie inachevée.
STUDIO des ACACIAS, 45 b. r. Acacias.
Rêve à deux Virginité.
STUDIO HAUSSMANN, 16, r. Monceau.
Valse impériale.
THEATRE des TERNES, 5, av. Ternes.
Paprika. Fins de saison.
VILLIERS-CINEMA, 21, rue Legendre.
Adieu au Drapeau. Tambour battant.

18^e

O AGORA, 64, boulevard de Clichy.
X 27.
BARBES-PALACE, 34, bd Barbès.
Coup de feu à laube.
CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle.
Pêcheur d'Islande.
CIGALE, 120, boulevard Rochechouart.
On a volé un homme.
CAUMONT-PALACE, place Clichy.
MARCADET-PALACE, 110, r. Marcadet.
Une femme moderne. Serpent Mamba.
METROPOL, 86, av. de Saint-Ouen.
Pêcheur d'Islande.
MONCEY, 4, rue Pierre-Ginier.
MONTCALM, 124, rue Ordener.
MOULIN-ROUGE.
Le train de 8 h. 47.
MYRHA-CINEMA, 36, rue Myrha.
NOUVEAU-CINEMA, 124, rue Ordener.
ORDENER, 77, rue de la Chapelle.
Le bidon d'or.
■ ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.
Le genre de M. Poirier.
ORNANO, 43, bd Ornano.
PALAIS-ROCHECHOUART, 56, bd Roch.
Une femme moderne. Serpent Mamba.
PETIT CINEMA, 124, av. de St-Ouen.
SELECT, 8, avenue de Clichy.
Ravisseurs. Hoop-là.
STEPHENSON, 18, rue Stéphenson.
■ STUDIO FOURMI, 120, bd Rochech.
Adieu les copains. Chantier de Séville.
STUDIO 28, 10, r. Tholozé. Marc. 36-07.
Dollars et whisky. Un chien andalou.

19^e

AMERIC, 14, avenue Jean-Jaurès.
Jennie Gerhardt.
BELLEVILLE-PALACE, 25, r. Belleville.
CINEMA-PALACE, 140, rue de Flandre.
FLANDRE-PALACE, 29, r. de Flandre.
■ FLOREAL, 13, rue de Belleville.

OLYMPIC, 136, av. Jean-Jaurès.
Après nous le déluge.
PALACE-SECRETAN, 1, av. Secrétan.
RENAISSANCE-CINEMA, 12 a. J.-Jaur.
RIALTO, 7, rue de Flandre.
■ SECRETAN-PALACE, 55, r. de Meaux.

20^e

ALCAZAR, 6, rue du Jourdain.
AVRON-PALACE, 7, rue d'Avron.
BACNOLET-PATHE, 5, r. de Bagnole.
■ COCORICO, 128, bd de Belleville.
Ciboulette. Tout pour rien.
DAVOUT-PALACE, 73, bd Davout.
FAMILY-CINE, 81, rue d'Avron.

FEERIQUE, 146, r. de Belleville.
Trois balles dans la peau.
FLORIDA, 373, rue des Pyrénées.
CAMBETTA-AUBERT, 6, rue Belgrand.
Le long des quais.
CAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta.
CAVROCHE, 118, bd de Belleville.
LUNA-CINEMA, 9, cours de Vincennes.
Théodore et Cie.
■ MENIL-PALACE, 3, r. Fénilmontant.
Fédora.
PARADIS, 44, rue de Belleville.
■ PYRENEES-PALACE, 272, r. Pyrén.
PELLEPORT, 129, avenue Gambetta.
PHENIX-CINE, 28, r. de Ménilmontant.
STELLA-PALACE, 11, rue des Pyrénées.
ZENITH, 17, rue Malte-Brun.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS

acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir page 15 le bon à découper et les conditions d'admission)

Les établissements de Paris acceptant nos billets sont dans le programme précédés du signe ■

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-Cinéma.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma.
Théâtre.
ENCHIEN. — Enghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
LES LILAS. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alham-bra-Palace.
PANTIN. — Pantin-Palace.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-CRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Ex-celsior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-Sonore.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma.
ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Pa-lace-Cinéma.
ANTIBES. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
BAYONNE. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Geor-ges.
BESANCON. — Central-Cinéma.
BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.
BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-S.-MER. — Omnia-Pathé.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Li-do-Cinéma. — Majestic-Plein Air. — Riviera.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma.
CHATEAUX-ROUX. — Cinéma-Alhambra.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Ciné-Gergo-via.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIJON. — Grande Taverne.
CANCES. — Eden-Cinéma.
GRASSE. — Casino Municip. de Grasse.
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Sé-lect-Cinéma. — Royal-Pathé. — Mo-dern-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Ca-sino-Théâtre-Cinéma.
JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.
LA ROCHELLE. — Olympia-Cinéma.
LILLE. — Caméo. — Pathé-Wazennes. — Omnia-Pathé. — Remy.
LORIENT. — Sélect. — Royal. — Om-nia.
LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Ciné-

ma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Ci-néma. — Eden. — Odéon. — Athé-née. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.
MACON. — Salle Marivaux.
MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — El-dorado. — Olympia.
MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
MONTEAU. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. — Cinéma-Pathé. — Royal Athénée. — Le Capitole.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
NANCY. — Olympia.
NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma. — Eldorado-Cinéma.
NIMES. — Eldorado.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
PERICUEUX. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
PONTOISE. — Excelsior-Palace.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
REIMS. — Eden-Cinéma.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROCHEFORT. — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.
RUEIL. — Cinéma-Théâtre.
SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma.
SAINT-ETIENNE. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Royal-Palace.
SETE. — Trianon.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonniè-re de Strasbourg. — Cinéma Olym-pia. — Grand Cinéma des Arcades.
TAIN (Dôme). — Royal-Cinéma (same-di et dimanche soir).
TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Tri-gnon.
TOURCOING. — Splendid.
TROYES. — Royal-Cronels (jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
VILLEURBANNE. — Kursaal-Cinéma.
VIRE. — Sélect-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.
CASABLANCA. — Eden.
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Ciné-ma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théa-tral. — Orasulul T.-Séverin.
CONSTANTINOPOLE. — Alhambra Ci-né-Opéra. — Ciné Moderne.
GENEVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Ciné-Etoile.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

CINÉ MAGAZINE

5 JUILLET 1934

1^{fr} 50

TOUS LES JEUDIS



*Constance
Cummings*